



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 441 novembre 2021



© Baga

Catel :
la dessinatrice combat pour les femmes

Frederick De Gryse :
*un banquier chez
St-Vincent-de-Paul*



© Magazine L'Appel - Olivier CALICIS



Julie Morelle :
*la journaliste curieuse
opte pour les débats*

© RTBF

Éric Domb :
*le "jardinier" du
parc Pairi Daiza*



© Benoît BOUCHÉZ

Sommaire

a Actuel

Édito

Coup et coût de l'info 2

Penser

En mémoire de Pablo Richard 4

Réagir

Ce qui nous dépasse 5

À la une

Où en est l'éducation affective et sexuelle ? 6

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 9

Signe

La théologie par les pieds 10

Frederick De Gryse : le banquier et la vieille dame 12



Jeunes, vers quelle vision de l'amour et des relations.

v Vécu

Vivre

Des élèves primo-romanciers 14

Rencontrer

Éric Domb : « La beauté peut donner sens à la vie » 16

Voir

Gilbert Laloux illumine Ste Walburge 19



De nouveaux vitraux inaugurés à Wéris.

s Spirituel

Parole

Le chant d'un prince nu 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire ou ne pas croire

Une question de sacrifice 24

Mots de croyance, mots d'ouverture 25

Corps et âmes

Cachez ces vieilles que l'on ne saurait voir 26



L'âge : un atout ou une période de déclin ?

c Culturel

Découvrir

Catel, une féministe trait pour trait 28

Médi@

Pour un journalisme de la nuance 30

Planche

Cosette est dans de beaux draps 32

Accroche

Parmi les formes de Botero 34

Pages

Éloge de l'utopie 36

Petits à lire 37

Notebook 38



Une autre vision des Misérables.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane
CHINSKY, Zoé DERLEYN et Armand
VEILLEUX.

« Les contributions de nos chroniqueurs n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion – Secrétariat
Abonnement – Comptabilité
Isabelle GASPARD, rue du Beau-Mur
45, 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 <http://www.magazine-appel.be/>

Rédaction
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - ☎ 04.341.10.04
✉ redaction@magazine-appel.be



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

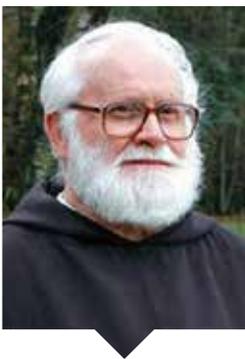
Une pensée théologique proche du peuple

EN MÉMOIRE

DE PABLO RICHARD

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Un géant de l'Église latino-américaine vient de nous quitter.

Un autre des maîtres à penser de l'Amérique latine vient de nous quitter. La figure de Pablo Richard, né au Chili en 1939 et décédé le 20 septembre 2021 à San José, Costa Rica, est celle d'un géant de la pensée et de l'action. Une formation multidisciplinaire de grande qualité parfaitement intégrée lui permit d'établir des ponts entre des secteurs divers de la société et de l'Église, et de former des générations de penseurs impliqués dans la transformation de l'une et de l'autre.

PENSÉE ET ACTION

Richard étudia la philosophie en Autriche, la théologie au Chili, la bible à l'Institut Biblique de Rome et à l'École Biblique de Jérusalem, puis fit un doctorat en sociologie à la Sorbonne. José Comblin, un Belge qui forma des générations de Latino-Américains, fut un de ses maîtres à penser, de même que Gustavo Gutiérrez, l'un des pères de la théologie de la libération. En Écriture sainte, il étudia avec Luis Alonso Schökel, Carlo Maria Martini, Pierre Grelot et Roland de Vaux.

Il vécut intensément l'accès au pouvoir de Salvador Allende et la transition démocratique du Chili au socialisme. Désireux d'un dialogue entre le christianisme et le socialisme, il fut l'un des fondateurs du mouvement "Chrétiens pour le socialisme" qui se répandit à de nombreux pays. La dictature de Pinochet l'obligea à quitter le Chili pour la France, où il reçut l'accueil des dominicains, en particulier du père Chenu. J'eus personnellement l'occasion de le rencontrer au Chili avant son départ. Cet exil en France durant les années 70 fut un moment de grande solitude, y compris ecclésiale. Il quitta alors le sacerdoce.

INFLUENCE D'OSCAR ROMERO

De retour en Amérique latine, sa rencontre avec Monseigneur Romero le marqua profondément. Ce fut pour lui une nouvelle intégration dans l'Église où il assumait un nouveau service. En 1978, il passa à San José de Costa Rica, pour y travailler au Departamento Ecumenico de Investigaciones. C'était un centre de dialogue fécond entre bible, théologie et économie, ainsi qu'un centre de formation pour des agents de communautés de base et des dirigeants de mouvements sociaux. Il y travailla sans interruption durant quarante ans, y développant une pensée théologique ancrée à la fois dans la bible et dans le vécu de son peuple.

Les trois piliers de la théologie de Pablo Richard sont la pratique de la libération, l'Église des pauvres et la lecture populaire de la Parole de Dieu. Sa vaste formation académique avait été si bien intégrée dans une vie personnelle unifiée qu'il pouvait facilement guider les plus démunis dans un approfondissement de la Parole de Dieu. À travers les générations de dirigeants qu'il forma, il contribua à faire passer l'Amérique latine d'une Église "de chrétienté" enracinée dans la classe dominante et les lieux de pouvoir à une Église des pauvres. Non seulement il eut un rôle important dans la théologie de la libération, mais aussi dans le dialogue entre ce courant théologique et les divers courants de ce qu'on appelait alors le tiers monde : les théologies africaines et asiatiques et la théologie noire des États-Unis. Il concourut à mettre sur pied l'Association Œcuménique des théologiens et théologiennes du tiers monde.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il trouva le temps d'écrire au milieu de cette activité débordante, on peut signaler son commentaire de l'Apocalypse publié en 1994 sous le titre *Apocalipsis. Reconstrucción de la esperanza*. Dans cet ouvrage d'une grande rigueur scientifique, il montre comment le livre de l'Apocalypse veut reconstruire l'espérance des premiers chrétiens durant une époque de persécution, offrant aux chrétiens persécutés une spiritualité de la résistance et leur proposant un monde différent. Il ne lit pas l'Apocalypse dans une vision catastrophique de la fin du monde, mais à partir de l'expérience de la résurrection de Jésus de Nazareth. Marquée par Oscar Romero, la pensée de Pablo Richard annonçait déjà celle du pape François. ■

Autour de *Howards End* d'E.M. Forster

CE QUI NOUS

DÉPASSE

Zoé DERLEYN

Autrice



Tout est relié. Les enjeux climatiques, écologiques et sociaux. La nature, l'amour, les mots.

Enfant, je ne trouve pas le sommeil, ma mère me sort du lit et m'emmène voir le ciel. À défaut de mots, il y a l'Univers, plus grand que moi. Le regard rivé aux étoiles, mes pieds prenant garde à ne pas trébucher dans les omières, je découvre à travers champs la consolation de la terre. Cette certitude : la nature me dépasse, j'en fais partie et je peux m'y relier.

L'AMOUR ET LA NATURE

En 1910, dans son roman *Howards End*, l'écrivain E.M. Forster constate que le tumulte de la vie moderne tend à reléguer la nature au rang de décor, la terre ne sera bientôt plus d'aucun secours aux êtres humains et il reviendra à l'amour seul de les lier les uns aux autres. Pourvu que l'amour soit à la hauteur de la tâche, ajoute Forster.

Plus d'un siècle plus tard, nous savons ce qu'il en est. Réduire la nature à l'état de paysage n'était que le début, nous sommes en train de la piller, de la détruire. Il ne s'agit plus de craindre la perte du refuge moral, mais bien du refuge tout court. Il y a quelques années, en pleine canicule, ma fille de neuf ans m'a demandé si elle aurait la possibilité de devenir adulte. Comment lui dire que les enfants ne sont pas la priorité, qu'ils ne sont pas placés au centre de nos politiques de développement durable, comme le préconise l'Organisation mondiale de la santé ? Comment lui dire que l'amour du prochain, s'il s'exprime à travers des initiatives citoyennes, ne fait pas le poids face à la loi du marché ?

La pandémie, nous rappelant notre fragilité, et surtout notre communauté de destin, aurait pu constituer une

belle occasion de changer enfin de cap. Mais le virus est devenu l'arbre qui cache la forêt, le seul objectif de nos politiques semble être de le contrôler, au mépris de tous les autres enjeux. On nous vend un retour au monde d'avant, espoir chimérique et vain qui nous paralyse. La société est de plus en plus divisée, ce qui s'annonce est un monde d'avant en pire.

Dans *Howards End*, un personnage remarque que plus on connaît de gens, plus ils sont remplaçables. Dans *La Machine s'arrête*, nouvelle écrite en 1909, les humains n'ont jamais eu autant d'amis, et pourtant ils vivent seuls, reclus sous terre. Après avoir épuisé les ressources naturelles, ils s'en remettent entièrement à la technologie qui les maintient en vie : la Machine, qui leur apporte oxygène, nourriture et chaleur. Ils communiquent avec leurs amis virtuels sur de petits écrans à la lumière bleutée. Stimulés par les idées qui défilent sur ces écrans, ils ne perçoivent pas les signes avant-coureurs de l'effondrement de leur monde, lorsque la Machine s'arrête, il est trop tard.

LES MOTS

Les mots ne nous sauveront pas. Il arrive cependant qu'ils résonnent, longtemps après avoir été écrits. "Only connect" est l'épigraphe d'*Howards End*. Relier les êtres, nous dit Forster, dans une société fissurée, mais aussi réconcilier le visible et l'invisible, l'âme et le corps, renforcer l'humain face à la technologie dont il pressentait les dégâts tant sur l'environnement que sur notre capacité à entrer réellement en relation.

Et si nous trouvions dans la nature et l'amour la force de nous ancrer et nous relier, de nous unir pour agir ensemble ? Cela peut sembler puéril, rêve d'enfant. Et pour être honnête, je me contenterais bien de faire ma part dans mon coin. Rester dans ma bulle. Mais le monde devient plus violent chaque jour et nous devons secouer nos gouvernements. Exiger et construire des politiques durables à la fois radicales et solidaires. Redonner du possible à nos enfants. Car il n'y a pas que dans les livres qu'il est parfois trop tard. ■



Cela fait presque dix ans qu'un décret de la Fédération Wallonie-Bruxelles organise l'éducation à l'amour dans l'enseignement obligatoire. Quelles améliorations l'EVRAS (Éducation à la Vie Relationnelle, Affective et Sexuelle) a-t-elle apportées ? Quels défis restent-ils à relever ? L'état des lieux est plutôt mitigé.

Pour des relations épanouissantes

OÙ EN EST L'ÉDUCATION AFFECTIVE ET SEXUELLE ?

José GÉRARD

Depuis juillet 2012, cette éducation affective et sexuelle fait partie des missions de l'enseignement obligatoire en Fédération Wallonie-Bruxelles. Un protocole d'accord de juin 2013 en précise les objectifs ambitieux : « Promouvoir le libre-choix, le respect, la responsabilité envers l'autre et soi-même et l'égalité dans les relations amoureuses et les pratiques sexuelles des jeunes, permettre aux enfants et aux jeunes de construire des compétences personnelles en vue de leur permettre de poser des choix responsables, prévenir la violence dans les relations amoureuses, et sur un plan plus général dans les relations entre filles et garçons, déconstruire les stéréotypes sexistes et homophobes, prévenir les grossesses non désirées, réduire les infections sexuellement transmises, notamment par l'information sur les moyens de protection. » Cet accord insistait aussi sur l'importance d'élargir le cadre de l'éducation sexuelle pour inclure aspects sociaux, relationnels et familiaux, dans la droite ligne des recommandations de l'UNESCO.

PEUT MIEUX FAIRE...

Dans la foulée, la ministre de l'Enseignement a demandé aux chefs d'établissement scolaire, via une circulaire du 10 septembre 2013, de prendre des initiatives en la matière. Elle recommandait aussi de travailler avec les centres PMS, les services de Promotion de la Santé à l'École (PSE), les Centres de planning familial et les ASBL spécialisées dans certaines thématiques particulières (sida, homosexualité...). Dix ans plus tard, où en est-on ?

En inscrivant l'EVRAS dans les missions de l'école, le décret a certainement fait avancer les choses. Sur le terrain, la réalité reste cependant très inégale et la généralisation des animations en milieu scolaire est loin d'être atteinte. Aucune évaluation régulière de ce qui s'organise n'a été prévue. Selon un premier cadastre réalisé par les centres de planning familial et les centres PMS entre septembre 2017 et juin 2018 sur le territoire bruxellois, seulement 40% des établissements scolaires ont bénéficié sur cette période d'animations EVRAS. Cette évaluation relève aussi la répartition très inégale de ces interventions selon le type d'enseignement : deux mille cent heures d'animation dans le général ordinaire, six cent trente-huit dans le technique et cinq cent soixante et une dans le professionnel.

OBJECTIF NON ATTEINT

Si l'un des objectifs du décret était de faire en sorte que tous les jeunes soient égaux et bénéficient d'une éducation équivalente pour leur vie relationnelle, il n'a pas - ou du moins pas encore - atteint son objectif. En outre, pas mal d'établissements se contentent de répondre assez for-

mellement à l'obligation décrétable, en proposant en fin de primaire ou début de secondaire une animation sur la puberté et, en cours de secondaire, une autre consacrée à la prévention des maladies sexuellement transmissibles et des grossesses non désirées.

En deux heures d'animation, il est impossible d'être exhaustif sur un sujet aussi vaste que la vie relationnelle et sexuelle. Au-delà des informations techniques, les animateurs, qui viennent le plus souvent des plannings, s'efforcent de partir des questions que les jeunes se posent à ce moment de leur évolution. Pour le reste, ils leur font connaître la possibilité de s'adresser individuellement au planning.

PARLER D'AMOUR

Le peu de temps consacré à ces animations amène souvent à viser l'essentiel, c'est-à-dire la prévention. Pour Julie Henriët, qui a assuré pendant quinze ans des animations en éducation affective et sexuelle, cela suscite souvent chez les jeunes le sentiment que les adultes ont peur de leur comportement, des grossesses précoces et des maladies sexuellement transmises. Ce n'est pas la porte d'entrée la plus positive dans la vie amoureuse.

En deux heures d'animation, il est impossible d'être exhaustif sur un sujet aussi vaste que la vie relationnelle et sexuelle.

D'autres modes d'approche revendiquent le droit de parler d'amour plutôt que de techniques préventives. Le groupe Croissance, clairement positionné comme chrétien, s'est ainsi attiré des attaques en règle, jusqu'au Parlement, accusé de diffuser des discours anti-avortement et une morale sexuelle rétrograde. Suite à ces accusations, une enquête a été diligentée par la ministre Schyns, qui a conclu à l'absence de problèmes avec ce groupe.

Au niveau du contenu des animations, on remarque aussi une importance de plus en plus grande donnée aux questions relatives à l'homosexualité et aux orientations sexuelles, ainsi qu'aux questions de genre. Certaines associations qui interviennent revendiquent un discours qui ne serait plus hétéronormé, c'est-à-dire ne prenant plus pour base la relation entre un garçon et une fille. Ainsi, Bernard Guillemain, coordinateur d'Alter Visio (une organisation de jeunesse LGBTQI+), déplore que « certains croient encore que l'EVRAS doit traiter de la sexualité entre les filles et les garçons, et comment les filles et les garçons évoluent dans leur corps. Des organisations comme la nôtre travaillent la question de la diversité des identités de genre et la diversi-

té des orientations sexuelles. Dans ce cadre-là, on aborde assez peu l'évolution du corps, le passage de l'enfance à l'adolescence, les pratiques sexuelles. » Une orientation radicale, mais qui pose elle aussi question à certains.

FORMATION ET LABELLISATION

Face à des positions si éloignées les unes des autres, plusieurs voix réclament des critères plus clairs. Notamment quant à la formation des intervenants, qui doivent entre autres avoir pu accomplir un travail sur eux-mêmes et sur leurs propres représentations de la sexualité pour ne pas les imposer aux jeunes. Les centres de planning rappellent que leurs intervenants sont formés et régulièrement supervisés. Julie Henriet reconnaît malgré tout que « *la logique quantitative des subsides liés à l'EVRAS (selon le nombre d'heures d'animation) n'aide pas les animateurs à se dégager de l'action. La productivité amène de jeunes travailleurs sociaux à intervenir souvent et rapidement, parfois sans aucune expérience professionnelle et avec très peu de recul.* »

L'Enseignement catholique, pour sa part, a mis en place, en collaboration avec plusieurs établissements d'enseignement de promotion sociale de son réseau, une formation de personnes-relais. Le public cible : les directions d'établissements ou de centres PMS, les enseignants et agents PMS prêts à endosser le rôle de personnes-relais. La plateforme EVRAS, de son côté, réclame une labellisation des services intervenants afin d'éviter les dérives idéologiques évoquées à propos du groupe Croissance. Les centres de

planning, s'ils souhaitent une telle labellisation, se disent également très réticents à voir s'installer un cadre trop rigide qui limiterait leur liberté d'adopter des manières de faire assez diverses. Le sujet est donc très sensible.

Par ailleurs, beaucoup d'intervenants appellent de leurs vœux une généralisation des animations EVRAS, dans toutes les écoles d'une part, mais aussi tout au long de la scolarité, de la maternelle à la fin du secondaire. L'idéal serait de pouvoir intervenir plusieurs fois au cours de l'année dans chaque groupe-classe, tout au long du cursus scolaire. Cela créerait une habitude à aborder ces questions et un climat de confiance face aux intervenants extérieurs. Si l'objectif paraît enviable, il y a cependant assez peu de chances que des moyens supplémentaires significatifs puissent être alloués dans les années à venir, face aux défis budgétaires qui s'annoncent et à la multiplicité des défis que l'enseignement doit relever. ■

Julie HENRIET, *Sexualités, sentiments et stéréotypes. Oser en parler*, Liberté j'écris ton nom, Bruxelles, 2021. Prix : 10€. Pas de remise. À commander sur le site :

<https://www.filigranes.be/sexualite-sentiments-et-stereotypes>

SAINTE-URSULE AVAIT ANTICIPÉ LE DÉCRET

À l'Institut Sainte-Ursule (Namur), la cellule qui prend en charge l'éducation affective et sexuelle dans l'école s'est constituée dès 2005, bien avant l'adoption du décret EVRAS. Mesurant l'importance d'aborder les questions affectives et sexuelles durant la scolarité, deux infirmières, professeures dans la section "aide-soignant-e", ont obtenu l'accord de la direction pour élaborer un projet. La cellule mise en place réunit des enseignants des différents niveaux du secondaire : infirmières, profs de sciences ou de psycho. Pendant un an et demi, ils ont pu bénéficier d'un accompagnement de Bettina Abramowicz, animatrice dans un centre de planning bruxellois laïque.

À l'époque, ils disposaient d'un petit local où ils pouvaient accueillir les élèves désireux de poser des questions. Les activités se sont ensuite construites sous forme d'animations, avec l'aide du Service de Promotion de la Santé à l'École (PSE) et du Centre Psycho-Médico-Social (PMS). Aujourd'hui, l'école propose systématiquement des animations en première année du secondaire. Elles sont prises en charge par les centres de planning et abordent les questions liées à la puberté. À côté de cela, une journée sida est organisée début décembre pour toutes les classes du secondaire, avec des animations centrées sur la prévention des maladies sexuellement transmissibles.

À l'occasion de la Saint-Valentin, une autre journée est consacrée à l'amour et aux relations : avec des animations, une décoration spéciale de l'école et un menu spécial

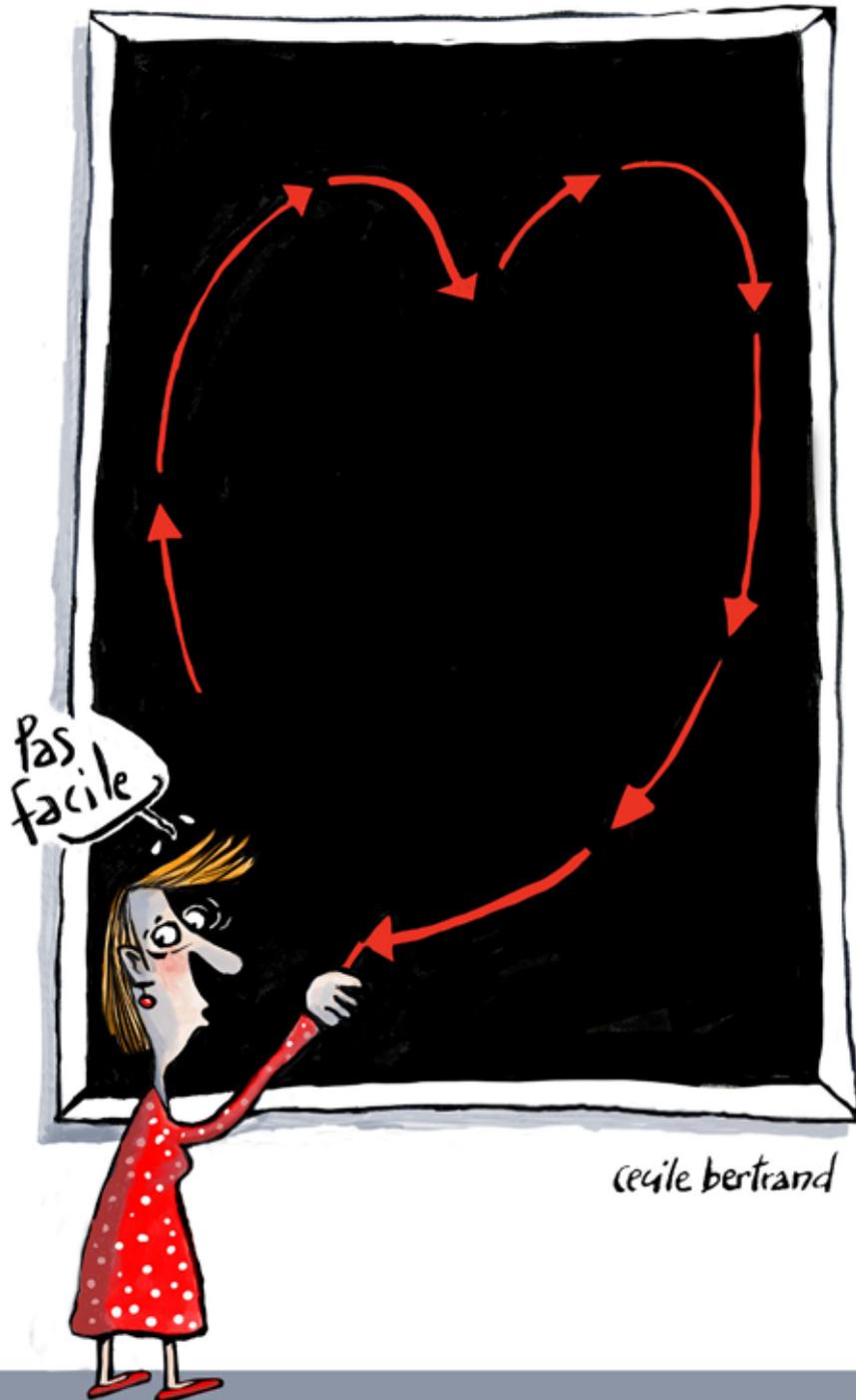
Saint-Valentin mitonné par la section "restauration". Il est aussi arrivé que soit organisée une *Love Week* où, pendant toute une semaine, les aînés étaient par exemple sensibilisés à la problématique de l'homophobie.

Pour Fabienne Gillis, psychologue qui fait partie de la cellule depuis sa création, « *s'il est arrivé que des membres assurent eux-mêmes des animations, le plus souvent, l'essentiel de leur travail est d'y réfléchir et de les programmer : déterminer les besoins des élèves, construire un programme, contacter les intervenants, établir un planning en fonction des locaux disponibles et des horaires de chaque classe, etc. C'est parfois frustrant pour les enseignants qui s'engagent dans la démarche : il s'agit d'une charge volontaire et supplémentaire qui se limite souvent à de la logistique. Cela ne laisse pas toujours la possibilité de se ressourcer, d'actualiser les contenus, de se mettre au clair avec des questions qui prennent de plus en plus d'importance depuis quelques années, comme les violences, les diverses orientations sexuelles, les questions de genre, etc.* »

« *On regrette aussi de devoir trop souvent se limiter à de l'information et de ne pas véritablement faire d'éducation à la relation ou à l'amour. En bref, si le décret EVRAS prévoit des objectifs, il n'accorde pas de moyens. On se retrouve donc à devoir compter sur la bonne volonté de quelques-uns, avec un manque de temps et de moyens. Malgré tout, même si l'école ne peut répondre à tous les besoins, nous essayons d'offrir une information sérieuse, des pistes pour trouver de l'aide, en nous disant qu'au moins on sème quelques graines, qui germeront peut-être le jour où les élèves en auront besoin.* » (J.G.)

La griffe de Cécile Bertrand

APPRENDRE L'AMOUR AUX JEUNES



INDICES

REFUSÉ.

Les habitants du canton suisse de Neuchâtel ont rejeté par référendum une loi sur les modalités de reconnaissance ou non des communautés religieuses. Celle-ci visait à octroyer aux autres religions les mêmes modalités que celles de confessions chrétiennes.

RECRUTÉ.

Lors de son synode, en juillet, l'Église d'Angleterre propose de créer 3000 "hubs de prière" destinés à recruter de nouveaux fidèles. Cette manière de procéder est en contradiction avec la réserve habituelle des anglicans en termes d'évangélisation.



OUVERT.

La synagogue de Manama, capitale du Bahreïn, vient d'ouvrir après 74 ans de fermeture. Cette renaissance signale une nouvelle ère pour la communauté juive du pays. Elle a été largement favorisée par les accords de paix dits "d'Abraham" signés l'année passée entre Israël et ce pays.

EXHORTÉ.

Le président du Comité des migrations de la Conférence épiscopale américaine et la présidente de Catholic Charities USA ont exhorté fin septembre le gouvernement américain à réévaluer son traitement des migrants haïtiens à la frontière mexicaine.



© D.R.

THIERRY TILQUIN.
Ancien compagnon de route de *L'Appel*.

« **L'**idée de cette journée provient de la disparition successive de trois figures qui pratiquaient une certaine forme de théologie en Belgique. Au Centre de Formation Cardijn (CEFOC), nous avons bien sûr d'abord vécu le décès de Thierry Tilquin. Puis, la même année, celui de deux autres prêtres du même âge : Jean-François Grégoire et Jean-Louis Undorf. Avec ces disparitions, nous avions le sentiment que le courant qu'ils incarnaient – cette manière à eux de faire de la théologie par les pieds – risquait de s'affaiblir, explique Véronique Herman, la directrice. Avec plusieurs personnes qui ont travaillé avec ces trois personnalités, nous voulions mettre des mots sur leurs engagements dans des milieux frontières ou proches de personnes fragilisées. »

La théologie par les pieds est une appellation non contrôlée, sans contours bien définis. « Pour les uns, elle consiste à regarder le monde à partir de là où on est, là où on a les pieds. C'est une vision partielle de la réalité, elle n'est pas figée et évolue selon les réalités humaines rencontrées. Pour d'autres, elle peut aussi évoquer le mouvement, le déplacement, voire le retournement. Plutôt que de partir des concepts, c'est bouger avec les gens. Je pense avec mes pieds et je marche avec ma tête. » Outre ses engagements dans des quartiers populaires de Namur, Thierry Tilquin était souvent appelé pour des formations auprès des Petites Sœurs de Jésus en Afrique et en Asie ou au sein de la famille Charles de Foucauld. Jean-François Grégoire œuvrait comme aumônier de prison et Jean-Louis Undorf s'était investi dans le mouvement ATD-Quart Monde et dans des comités d'aide aux réfugiés.

CONTRE-PIED

La théologie par les pieds apparaît aussi comme une sorte de contre-pied de la théologie-vérité. « Elle est différente d'une théologie qui part de ce qu'elle croit savoir sur Dieu, qui édicte des dogmes et des vérités d'où on déduit une mo-

rale, note Véronique Herman, théologienne. Il s'agit d'un courant minoritaire par rapport à ce qui est enseigné dans les facultés de théologie. On pourrait le relier à une forme de théologie de la libération. C'est aussi un peu une même manière de penser la formation théologique des étudiants du Sud qui est proposée à *Lumen Vitae*. » Une dynamique également proche du réseau des communautés de base.

Ami de longue date de Jean-François Grégoire, Lucien Noullez, poète, écrivain et enseignant durant quarante ans, ajoute : « Cette théologie s'intéresse au vrai, se place avant la vérité. Jean-François allait d'abord chercher des expressions humaines dans la littérature. Elle ne nie pas non plus le dépôt de la foi. Il parlait de la vérité des personnes et possédait une immense connaissance théologique. Dans son travail en prison, il rencontrait la réalité humaine dans sa souffrance, malgré tous les mensonges que les détenus pouvaient parfois porter. » Cette démarche théologique assez ascendante se rapproche finalement de la démarche de Cardijn : Voir, juger, agir. « Nos trois compères n'ont finalement pas inventé grand-chose, sourit le poète. Ils ont pratiqué cette méthode dans les divers lieux où ils se sont engagés. »

AUX PIEDS NUS

« Pour ma part, j'aurais préféré l'expression 'théologiens aux pieds nus' pour évoquer leur inspiration, corrige Joseph Dewez, ancien compagnon de route de Thierry et Jean-Louis au Conseil de la Jeunesse catholique (CJC) et au CEFOC. Ils étaient tous deux ancrés dans l'ancien Séminaire Cardijn, devenu CEFOC, et dans le travail auprès des populations fragilisées. Dans ce prolongement de la théologie de la libération et de l'intuition de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), il n'y avait pas de place pour une théologie qui planait. Ils proposaient de permettre aux milieux populaires de se réapproprier l'Évangile pour aujourd'hui. »

La théologie par les pieds

PARTIR DE LA RÉALITÉ HUMAINE

Stephan GRAWEZ

En 2020, trois prêtres, Thierry Tilquin, Jean-François Grégoire et Jean-Louis Undorf, compagnons de route de diverses communautés chrétiennes et d'organisations sociales, tiraient leur révérence. Des pasteurs d'horizons divers animés d'une même force. Une journée d'hommage leur est dédiée.

Auprès des organisations de jeunesse, c'est toute une dynamique d'approche théologique qui invitait à réfléchir à la sécularisation de la société et à la manière de dire Dieu dans un monde où celui-ci n'était plus évident. « *La réflexion, amorcée par Jacques Valéry ou José Reding, a été prolongée par les deux théologiens qui leur ont succédé*, observe Joseph Dewez. *Cette non-évidence de Dieu n'était, fin des années 80, pas encore portée par le courant de la théologie de la libération. Progressivement, le CEFOC a fait sienne cette dynamique et l'a inculturée en son sein.* » Une évolution qui a ensuite gagné l'ensemble des institutions et organisations du monde chrétien à l'aube des années 90.

« *Le lien entre vie et foi était devenu vraiment complexe. Comment articuler ces pôles, alors que la vie laissait place à l'individualisme, à l'interpersonnel et entrainait en conflit avec le collectif ? Auparavant, le lien entre collectif et foi était sans aucun*

doute plus automatique pour beaucoup. Les nouvelles réalités imposaient de voir comment articuler 'individu et collectif' avec 'foi et sens'. » Pour Joseph Dewez également, Jean-François Grégoire était loin d'être déconnecté. « *Son approche par les pieds passait au travers des romans. À partir de ceux-ci, il explorait l'imaginaire. Mais un imaginaire qui fait vivre les gens.* »

HOMMAGE

Toujours en mouvement, cette théologie par les pieds « *cherche à discerner une direction, un chemin à suivre. Elle se laisse guider par la critique de ce qui abîme ou détruit les rapports entre personnes, communautés, peuples et sociétés. Elle conduit donc d'abord vers ceux qui en ont l'expérience réelle. Elle n'a aucune pertinence sans leur parole, leur action, leur histoire. Si cette théologie reste d'actualité, c'est qu'elle cherche et formule des mots, une pensée toujours renouvelée pour résister au rouleau com-*

presseur d'un matérialisme qui mesure tout à sa valeur marchande », écrivaient Véronique Herman et Pontien Kabongo dans la revue du CEFOC de mars 2021.

Pour organiser le temps d'hommage et de réflexion du 13 novembre 2021, le CEFOC s'est entouré du Centre Lumen Vitae, du Vicariat de la Santé (Diocèse de Liège), d'Entraide et Fraternité et d'Action Vivre Ensemble. La journée oscillera entre des témoignages d'amis et amies de Jean-François, Thierry et Jean-Louis (dont celui de José Reding, qui a été leur professeur au Séminaire de Namur), des apports de Caroline Werbrouck (théologienne, Vicariat de la Santé) et de Jean-Claude Brau (théologien) qui évoqueront les enjeux de cette théologie par les pieds. Elle se clôturera par un temps de célébration symbolique. ■

Voir annonce de la journée du 13 novembre 2021 en dos de couverture de ce numéro.

■ www.cefoc.be/La-theologie-par-les-pieds

INDICES

DÉDOMMAGÉS.

Après avoir présenté des « *excuses formelles* », les évêques catholiques du Canada se sont engagés à verser environ 20 millions d'euros pour soutenir des initiatives en faveur des survivants des pensionnats catholiques pour autochtones où de nombreuses exactions ont été commises. Cet argent servira à « *remédier à la souffrance causée par ces pensionnats au Canada* ».

RÉFLÉCHI.

Des Arbres qui marchent est une série vidéo éco-spirituelle mise en ligne sur YouTube. Elle présente des personnalités chrétiennes ou non dont le but est de promouvoir la fraternité de l'être humain (Adélaïde Charlier, Philippe Lamberts, le théologien Dominique Collin...) ■ www.youtube.com/watch?v=UPz2io-JCpVw&t=86s



FRATERNELS.

Alors que les paroisses s'étiolent en France, on y voit émerger de plus en plus de fraternités paroissiales missionnaires, des petits groupes de quelques personnes qui se réunissent à domicile. Certains proposent de vivre un temps de prière, d'autres d'enseignement, d'échange ou de partage. Cette formule s'est développée dans pas moins de quarante diocèses.

DÉTOURNÉS.

Francesco Spagnesi, prêtre catholique italien de quarante ans, très respecté pour la qualité de ses homélies, a été arrêté. Il est soupçonné d'avoir volé des milliers d'euros récoltés auprès de ses fidèles pour aider des personnes en difficulté, afin d'acheter de la drogue pour des soirées sexuelles homosexuelles qu'il organisait avec un complice.

Une autre façon d'être un homme d'argent

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

LE BANQUIER ET LA VIEILLE DAME

Rien ne prédestinait Frederick De Gryse à devenir directeur de la vénérable Société de Saint-Vincent-de-Paul, charitable bras droit du monde catholique belge depuis près de cent nonante ans. Rien ou presque, parce que ce financier-là n'est pas comme les autres. Et son combat pour relifter la Société ne constitue qu'un de ses engagements...

Placer un banquier à la tête d'une association caritative n'est pas courant. Et encore plus étonnant lorsque cela se passe à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, dont les "conférences paroissiales" aident "les pauvres", en Belgique comme ailleurs dans le monde, à la suite du français Frédéric Ozanam, qui les a fondées en 1833.

Il fallait assurément un bon coup de jeune à cette auguste dame de la charité catholique belge pour que ses responsables choisissent, il y a deux ans, de porter à leur tête un Bruxellois néerlandophone parfait bilingue, né à Courtrai en 1972, qui avait jusque-là fait toute sa carrière dans la finance internationale. Et qui, de surcroît, reconnaît que « *comme beaucoup de personnes de mon âge, je ne savais pas trop bien ce que c'était* ». Quant à Ozanam, dont le nouveau directeur porte pourtant le prénom, son nom était pour lui parfaitement inconnu...

SENS DES VALEURS

Frederick De Gryse est juriste. Mais pratiquer le droit ne l'a jamais intéressé. En 1997, il part en Erasmus en Italie. Le pays et la langue le séduisent. Ainsi qu'une jeune fille, qui deviendra sa femme. La banque Monte Paschi recrute alors à tour de bras de jeunes étrangers. Il s'y fait engager, s'y initie aux mécanismes bancaires. Et entre dans le monde de la finance internationale, en travaillant à Luxembourg pour la KBL. L'homme, toutefois, n'a pas les dents longues. Lorsque les subtilités du secteur ne le séduisent plus, il passe chez Triodos, un autre type de banque. Il y sera chargé d'implémenter une filiale en France. Mais le projet n'aboutira pas. « *Dans ces grandes institutions, tout dépend tellement de comités, de lignes de reporting... Moi, j'avais envie de me retrouver moi-même, de faire quelque chose de plus poussé dans le sens de mes valeurs.* » Il participe alors à la pastorale néerlandophone du Finistère (Bruxelles), suit pendant trois ans une formation en théologie à la KULeuven, et aide son épouse, fortement investie à Calcutta comme bénévole chez mère Teresa, et qui souhaite soutenir d'autres initiatives en Inde.

Tout ce cocktail fait de lui un banquier peu commun. Hésitant ou providence, il tombe sur l'annonce de la Société Saint-Vincent-de-Paul, qu'il connaît seulement de nom. Son profil finira par convaincre les responsables. Il est engagé, notamment pour relifter cette association qui en avait (bien) besoin. « *Redynamiser une organisation de ce type, très ancienne, traditionnelle et classique, est une occasion qui ne se présente qu'une fois. Il fallait lui trouver un deuxième souffle, en l'inscrivant dans une vision plus contemporaine de l'écologie sociale. Comme beaucoup de personnes de ma génération, je suis assez fan de l'encyclique Laudato Si, et c'est le processus que j'ai essayé de mettre en place ici : implémenter une transition de cette organisation relativement statique qui utilise encore des mots comme "charité", "pauvreté", "pauvres", alors que moi j'ai un jargon plus proche de : "gérer les solidarités" ou "aider les personnes en difficulté". Évidemment, convaincre prend du temps, tout comme réunir trois cents antennes et cinq mille sept cents membres derrière une même mission et vision.* »

Vincent de Paul Belgium, nouveau nom de marque de la Société, est composée de petites sections locales, jadis appelées les "Conférences". Ce sont elles qui sont en contact avec le terrain et y apportent l'aide matérielle, souvent sous forme de colis alimentaires. « *Avant, la Saint-Vincent-de-*

Paul était un des piliers de la diaconie de l'Église locale. Aujourd'hui, de moins en moins de nos Sociétés sont fortement liées aux paroisses. Parfois, les relations sont très étroites, comme du côté francophone. En Flandre, c'est plus laïque ; les bénévoles sont davantage dans l'action et moins dans la spiritualité. En Wallonie, cela dépend des provinces et des Conférences locales. Mais l'esprit catholique et l'aspect spirituel sont plus prononcés. »

SOLIDARITÉ VS CHARITÉ

En tant que directeur national, Frederick De Gryse veut que Vincent-de-Paul devienne plus un mouvement qu'une société. « *Le mot "société" me semble très enfermé et pas ouvert vers le monde. C'était l'affaire des "gens de bonne famille", de personnes proches du catholicisme profond, qui étaient membres de la Société avant tout. Et qui, ensuite, faisaient quelque chose, comme si c'était un Rotary catholique. Avec mon conseil d'administration qui tout doucement se transforme, j'essaie de modifier cela. J'ai été engagé pour faire évoluer cette optique de société enfermée vers un mouvement plutôt orienté vers la solidarité. Et moins vers la charité classique du "petit pauvre" qui a besoin, comme avec saint Martin, de partager un manteau. Mais cela sera toujours combiné avec la notion de proximité, parce que celle-ci reste notre force.* »

Pour sortir de l'aide à court terme, les actions de la Société se sont aussi élargies à des soutiens de projets, et le nouveau patron a créé une plateforme de crowdfunding, intitulée crowdgiving.be, pour que les conférences locales puissent mettre en avant des projets plus participatifs, afin d'attirer davantage de donateurs.

AVEC SES ÉCONOMIES

Vincent de Paul ne constitue qu'une partie des activités de Frederick De Gryse, qui a aussi fondé avec son épouse l'ONG Social Ecology Education Fund, un micro-fonds d'impact pour les pays en transition marqués par de grandes inégalités et le stress écologique. Il est destiné à soutenir des projets locaux de développement s'inscrivant dans la ligne de *Laudato Si*. « *Il y en a qui achètent une nouvelle bagnole ? Ma femme et moi, on voulait un projet à nous. Alors on a pris notre épargne pour créer une école maternelle à Calcutta.* » Dans le sud de l'Inde, leur action suivante a visé à émanciper des filles dalits, la plus basse caste, pour les stimuler à entamer des études supérieures, tout en sensibilisant à leur tour les jeunes générations à vivre *Laudato Si* au quotidien.

Se voulant toujours positif, le couple s'attèle maintenant à un troisième projet, en République du Congo : les Planet Friendly Schools, là aussi orientées à la fois vers l'écologie et le social. Enfin, « *pour continuer à apprendre et rester dans un réseau* », Frederick De Gryse est entré il y a quelques mois dans le conseil d'administration de OikoCredit Belgium, qui accorde du microfinancement dans les pays en développement pour encourager les énergies renouvelables, l'agriculture durable et le commerce équitable. De quoi assurer à ce bel enthousiaste des journées plus que bien remplies. Mais qui lui permettent de vivre comme jamais, et l'assurent de ne jamais se reposer sur ses lauriers. ■

fr.vincentdepaulbelgium.be www.social-ecology-education-fund.org
www.oikocredit.be



© Ecole Sainte-Bernadette

ÉCRIRE ET ÉDITER. Le bouquet final de l'année.

Sous un pâle soleil de fin septembre, la récréation de midi s'achève dans la cour de l'école Sainte Bernadette située au cœur de Braine l'Alleud. Les élèves se dirigent à leur rythme vers leurs rangs respectifs. Aujourd'hui, c'est un moment particulier pour ceux qui viennent d'entrer en sixième. Ils accueillent en effet Xavier Féron, responsable de la maison d'édition "Le livre de votre région" qui a édité deux livres rédigés par les garçons et filles qui les ont précédés, *De l'autre côté du mur* et *Un cadeau un peu spécial pour un monde meilleur*. Avec un mélange de lucidité, d'humour et de naïveté (dans le bon sens du terme), ces histoires abordent le problème de l'écologie dans une belle écriture laissant une large place aux images et au suspense. Tout en réfléchissant aux manières d'agir pour s'engager dans ce domaine. Deux belles réussites.

UN FRANC SUCCÈS

Vendus à la fin de la dernière année scolaire, ces deux romans ont connu un franc succès auprès des parents, des proches de l'école et même en librairie. « *Il était important pour les enfants de les voir réellement édités. Cela va plus loin que de raconter des histoires sur des feuilles photocopiées. De plus, un livre est un récit qui voyage, et le fait d'en avoir écrit un permet aux enfants de mieux les apprivoiser* », commente Charles Libert, instituteur et auteur qui a été détaché pour coordonner ce projet.

En classe, l'instant est solennel : le thème de cette année va être dévoilé. Personne ne le connaît encore. Même pas les enseignants, Laetitia Dewolf et Benoît Weber, titulaires des deux classes réunies dans le même local pour la circonstance. Xavier Féron rompt le mystère : c'est la planète Mars qui succède à l'écologie. « *On va plus loin, on voyage vers l'espace, le grand lointain* », se réjouit-il. Murmures de satisfaction dans la classe. Très vite, aussi, les premières inquiétudes des élèves surgissent. Sur la manière de pro-

céder d'abord. L'intervenant se veut rassurant : « *Vous ne serez pas seuls, vous aurez votre instituteur et votre institutrice avec vous. Vous pouvez aussi compter sur Monsieur Charles pour vous aider. Cela s'est très bien passé l'an dernier, il n'y a aucune raison que ça ne puisse pas marcher cette année.* »

LES IDÉES D'ABORD

Marie a peur de faire des fautes d'orthographe. L'éditeur la rassure : « *Mon rôle est aussi de veiller à ce qu'aucune erreur ne subsiste dans le livre imprimé.* » Les enseignants lui adressent un petit sourire. C'est sûr qu'ils seront là pour veiller au grain. « *Dans un deuxième temps car, au départ, ce sont les idées qui priment. Il faut les laisser venir, et puis on peaufinera tout ça tous ensemble, avec les outils qu'on possède déjà : grammaire, dictionnaire, et ce que vous avez déjà acquis dans ce domaine.* »

Arthur s'inquiète s'ils pourront finir à temps : « *Écrire tout un livre, c'est énorme !* » Là aussi, l'institutrice rappelle qu'ils y sont arrivés l'an passé dans des conditions bien plus difficiles causées par la pandémie et les mesures sanitaires qui en ont découlé. « *Peut-être aussi qu'on n'aura pas d'idées ?* », s'interroge Alaïs. « *Si vous le pensez, détrompez-vous ! L'an passé, des idées, on a dû en refuser beaucoup, sans quoi on aurait écrit un livre de plusieurs milliers de pages* », rappelle Laetitia Dewolf.

Pour les rassurer, elle explique comment elle a opéré. « *Comme plusieurs personnages vivaient des choses particulières et différentes, l'histoire a été inventée en petits groupes. On a ensuite mis tout ensemble et on a supprimé les incohérences. Et je peux vous dire que le plus difficile a été de trouver la dernière phrase et de mettre un point final au récit.* » Son collègue a, lui, travaillé autrement. « *Deux ou trois élèves ont écrit le tout début de l'histoire, et puis tout s'est déroulé de manière naturelle. On a imaginé les*

Un ambitieux projet scolaire

DES ÉLÈVES PRIMO- ROMANCIERS

Christian MERVILLE

L'an dernier, les classes de sixième primaire de l'école Sainte Bernadette de Braine l'Alleud ont mené un projet d'écriture de livres, qui ont été édités. Vu son intérêt pédagogique, cette initiative a été reconduite.

différents personnages qui allaient intervenir et la suite est venue naturellement. La difficulté a été de se retenir de partir dans tous les sens. »

LE GOÛT D'ÉCRIRE

Cela rejoint l'inquiétude de Louis : « Peut-être qu'on ne pourra plus s'arrêter ? » Xavier Féron le tranquillise immédiatement. « C'est pour ça qu'on parle d'une centaine de pages. C'est suffisant pour écrire une belle histoire, sans que ce soit trop long pour ne pas lasser le lecteur. » Maxime, grand lecteur, évoque Harry Potter : « Moi, j'aime bien quand ce sont des longues histoires à suivre de livre en livre. » « Rien ne t'empêchera de poursuivre personnellement l'écriture et d'inventer la suite, ou même d'écrire ton livre à toi », sourit un des enseignants. « Ici, le but du jeu est de vous faire entrer dans le processus de création d'une histoire, dans l'écriture d'un livre. Peut-être que cela donnera le goût à l'un ou l'autre d'en écrire un à son tour pour

son plaisir ou pour le voir lu par d'autres. »

Justement, c'est ce regard extérieur qui tracasse Manon : « J'ai peur de ce que les autres vont dire, ce qu'ils vont penser de ce qu'on a écrit. » « Le livre que vous allez écrire ensemble est unique, confirme Xavier Féron. Il représentera beaucoup de travail pour chacun d'entre vous et pour vous tous. Il est aussi l'histoire que tous ensemble vous aurez eu envie de raconter. Personne n'écrira plus jamais la même histoire. En ce qui concerne les deux livres déjà édités, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui se moquait. Au contraire, cette démarche suscite beaucoup d'admiration et de plaisir. Alors, faites-vous plaisir. Mettez un maximum de vous. Ce sera parfait comme ça. »

BOUQUET FINAL

Une dernière main se lève. « Moi, je suis content d'avoir la chance d'écrire un livre parce que je vais pouvoir me rendre compte

de tout ce que cela exige de la part d'un auteur, remarque Gaël. Un livre, c'est vite lu, mais quand je vois tout le travail que ça va demander... Et encore, on n'est pas tout seul. »

« Il est vrai qu'un livre est plus vite lu qu'il n'est écrit, consent l'institutrice. Si vous lisez ceux de l'an passé, cela vous prendra une ou deux heures. Or il a fallu toute une année scolaire pour les écrire. » À l'instar de ses deux collègues, elle a hâte de renouveler cette aventure qui leur permet d'ancrer leurs apprentissages quotidiens dans le réel. « Même pour le Certificat d'études de base, on demande d'écrire un texte, en plus de tout le reste. Il s'agit déjà d'une belle préparation pour passer cette épreuve, précise-t-elle. C'est un peu comme les classes de neige, une sorte de bouquet final de leur scolarité. » ■



www.lelivredevoitreregion.com

Femmes & hommes

ANDRÉ FOSSION.

Intervenant au Vatican lors d'une rencontre européenne sur la catéchèse contemporaine, ce théologien jésuite namurois a eu des paroles fortes, affirmant notamment qu'il fallait reconnaître que le salut avait des voies multiples, annoncer l'Évangile « non pas pour que le monde soit sauvé, mais parce qu'il est sauvé », et presser l'Église à entreprendre des réformes audacieuses. Son intervention peut être consultée sur le site internet de L'appel.

■ <https://magazine-appel.be/La-catechese-contemporaine-au-service-des-Eglises-d-Europe-La-grace-au-coeur>

THIERRY MARX.

Ce chef cuisinier très connu est animé d'une profonde quête spirituelle. Se fondant sur le bouddhisme et sur le catholicisme, il déclare dans le podcast du journal La Croix que « la cuisine, ça se regarde, ça se médite et ça se mange ».

■ www.youtube.com/watch?v=g7pw3vY5xd0

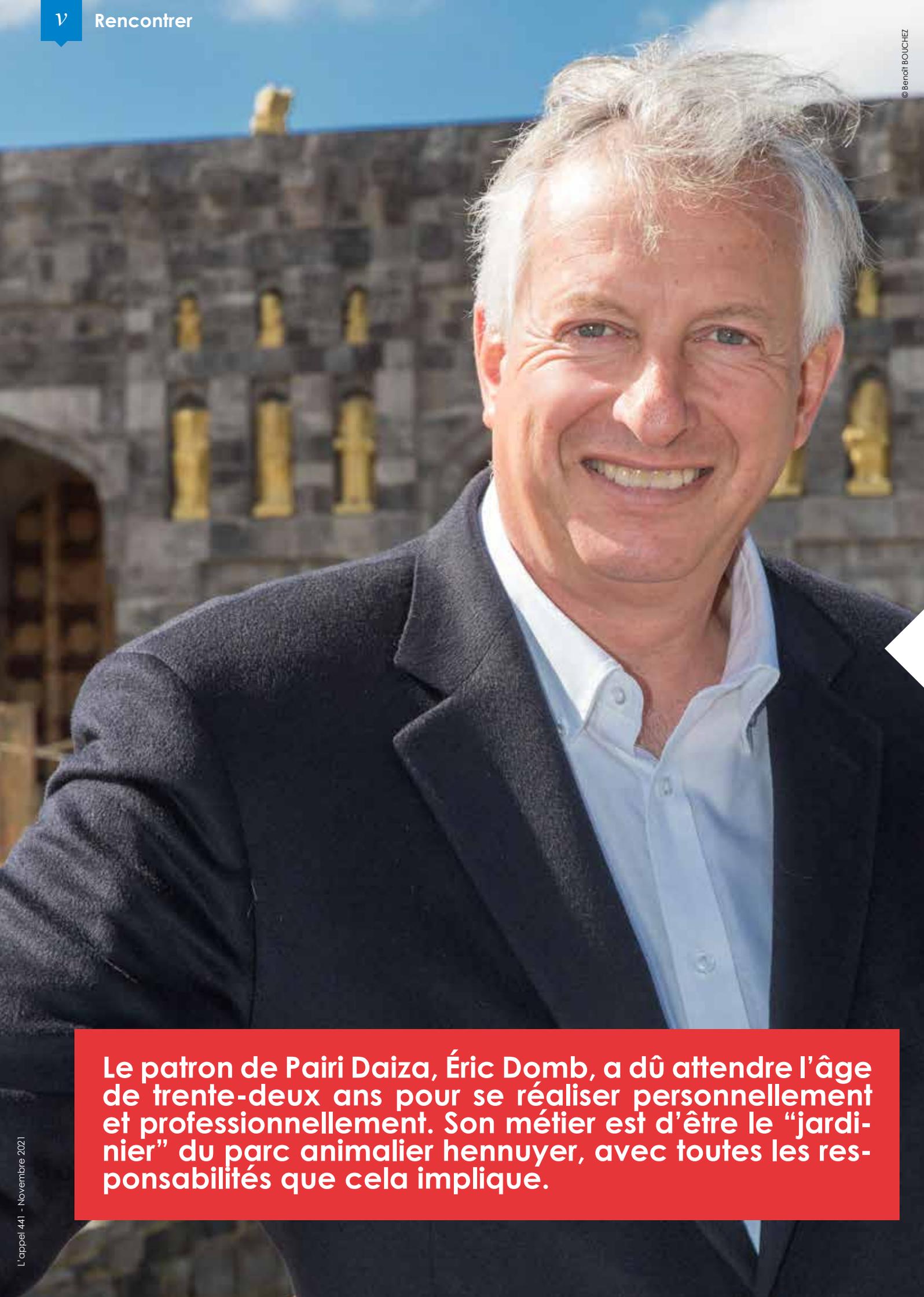


MEGAN ROHRER.

Cette pasteure très en pointe dans la défense des LGBT a été nommée mi-septembre à la cathédrale Grace de San Francisco (États-Unis) en tant que première évêque transgenre de l'Église évangélique luthérienne américaine.

XAVIER NOVELL.

Cet évêque de Solsona (Catalogne) âgé de 52 ans a présenté sa démission au pape, qui l'a acceptée. Connu pour ses positions ultraconservatrices, et ayant précédemment juré ses grands dieux qu'il ne tomberait jamais amoureux, il quitte ses fonctions pour une psychologue, également autrice de romans érotiques et... satanistes.



Le patron de Pairi Daiza, Éric Domb, a dû attendre l'âge de trente-deux ans pour se réaliser personnellement et professionnellement. Son métier est d'être le "jardinier" du parc animalier hennuyer, avec toutes les responsabilités que cela implique.

Éric DOMB

« LA BEAUTÉ PEUT DONNER SENS À LA VIE »

Propos recueillis par Thierry MARCHANDISE

- Vous auriez l'habitude de dire que vous êtes né deux fois...

- En effet. Biologiquement, je suis né le 11 novembre 1960, mais, spirituellement, début novembre 1992, quand j'ai découvert l'ancienne abbaye de Cambron. Adolescent, je voulais être chirurgien comme mon père. Il m'a dit que j'allais tuer du monde, tant j'étais maladroit, et qu'il valait mieux que je fasse le droit. À cet âge-là, je n'avais pas beaucoup de personnalité. Je n'étais pas particulièrement doué pour ces études, mais je les ai faites par obéissance.

« Être dans un jardin, un lieu d'harmonie entre nature et culture, c'est ce qui nous relie aux autres. »

Je suis entré dans un petit cabinet à Bruxelles, puis j'ai travaillé dans une société qui appartenait à un groupe informatique faisant du leasing financier. C'était un début de vie professionnelle de quelqu'un qui, comme beaucoup, n'a pas une vocation claire. Puis j'ai créé un cabinet fiduciaire qui a très bien marché. Je me rendais

pourtant compte que mes clients, des entrepreneurs, s'épanouissaient davantage que moi. À trente-deux ans, j'ai pris conscience que je faisais fausse route. Donc j'étais disponible pour attendre que le train s'arrête sur mon quai personnel.

- C'est ainsi que vous êtes né une seconde fois ?

- Par mon assistante à l'époque, j'ai appris que l'ancienne abbaye cistercienne de Cambron était à vendre depuis quelques années. Il s'agit d'un domaine entre Mons et Ath dans le fin fond du Hainaut. Nous étions en 1992, et la situation économique n'était pas très bonne. J'ai fait le tour du parc et j'ai eu le coup de foudre. En quelques jours, j'ai cédé les clefs de mon cabinet à mon associé et je me suis lancé à corps perdu dans un projet dont je ne connaissais absolument rien. J'ai pu réunir la somme nécessaire pour acheter le site et monter mon projet avec un plan financier.

- Comment Paradisio a-t-il pris son essor ?

- J'ai eu la chance des convaincus. J'ai rencontré un jeune banquier de mon âge qui venait de reprendre la direction du Crédit professionnel du Hainaut (CPH) sans n'avoir jamais vu de crédit de sa vie. C'était un ingénieur civil qui avait l'esprit plutôt bien construit et il a marché. Et comme j'allais engager un certain nombre de collaborateurs, la SRIW (Société régionale d'investissement de Wallonie) devait nécessairement participer au capital de la société. Nous étions en pleine logique de reconversion industrielle. Notre plan financier prévoyait un certain nombre d'emplois non qualifiés, ce qui était un réel problème en Wallonie et sin-

gulièrement en Hainaut. Du bout des lèvres, la SRIW a dit oui et a complété les fonds propres pour créer Paradisio. J'étais cependant entouré d'un scepticisme total. Mais je lui ai rendu la politesse quand Pairi Daiza est sorti de la cotation en bourse, car elle a fait une très belle plus-value.

- Pourquoi êtes-vous passé de Paradisio à Pairi Daiza ?

- Je voulais créer un jardin ouvert à tous et singulièrement à celles et ceux qui n'ont pas la possibilité de voyager, en montrant les beautés naturelles, mais aussi culturelles. Moi qui adore les animaux, je suis sidéré de voir les réalisations extraordinaires de l'homo sapiens : la poésie, la peinture, l'architecture, l'altruisme, même si je sais que l'égoïsme est omniprésent. La création d'un jardin est ce que l'homme fait depuis l'Antiquité, pour finalement reconstituer l'âge d'or, ce lieu merveilleux d'où nous avons été chassés et dont il est question dans presque toutes les religions. Et aussi pour emprunter à la nature ses ingrédients, exprimer son idée du beau. Dans le parc, la beauté est omniprésente, parfois de manière subtile.

- Y a-t-il plusieurs visites possibles du parc ?

- Évidemment ! En plus des animaux, il y a les bâtiments. Ainsi, le temple qui abrite les orangs-outans a été construit avec les plus beaux marbres du monde. Même si, dans leur immense majorité, les visiteurs viennent simplement pour voir les animaux, ils se retrouvent placés dans un contexte où leur est offerte la quintessence de l'architecture de civilisations différentes de la nôtre qui ont toutes recherché, au cours des siècles, par la beauté, à donner un sens à leur existence. Personne d'autre ne fait ce que nous faisons. Je l'ai fait parce que j'en avais envie, mais aussi parce que, confusément, je pense qu'être dans un jardin, un lieu d'harmonie entre nature et culture est ce qui nous relie aux autres, aux animaux.

- Dans la même veine, pourquoi tant d'attention portée aux différentes toilettes du parc ?

- L'explication est que Pairi Daiza est un journal de bord et le souvenir de tous mes voyages. Ce sont les émotions de ceux-ci que j'ai voulu faire partager. Ce ne sont donc pas seulement les animaux, mais aussi les humains, l'architecture, les plantes, les minéraux (avec des pierres extraordinaires dans tout le parc). J'ai beaucoup pris l'avion, et je me plaçais toujours près des sorties de secours où j'étais à côté des toilettes. Pendant des années, j'ai vu passer des gens tirant la tête jusque par terre, et puis sortant de ce que l'on appelle des lieux d'aisance, souriants, soulagés en fait. J'ai alors pensé que cet endroit est véritablement un lieu de transformation et j'ai réfléchi à nos toilettes. Je me suis dit que ces endroits étaient importants, là où l'on se retrouve

seul avec soi-même. Je me suis pris au jeu et j'ai voulu en faire de très belles dans tout le parc, comme en Chine où l'on y trouve des œuvres d'art et des antiquités.

- Et qu'en est-il pour vous de la spiritualité ?

- La spiritualité, pour moi, est la recherche du sens de notre existence et, au-delà, les réponses esthétiques qui ont été données à notre angoisse fondamentale. Si vous êtes agnostique ou incroyant, heureusement qu'il reste la beauté ! La beauté suffit pour donner du sens, une orientation à notre vie. Quand je parle de la beauté, c'est celle des idées, du comportement, la beauté autour de nous dans les expressions artistiques, dans la nature, dans les paysages. Et la musique présente dans tout le parc ajoute à la beauté. De même, les citations qui donnent à penser sont nouvelles et leurs textes sont gravés sur une très belle pierre, de l'onix, qui vient du nord de l'Afghanistan. La pierre est aussi fascinante que la vie, c'est pourquoi elle occupe une place importante à Pairi Daiza. Elle donne de la profondeur et une pérennité propres à l'idée que l'on se fait d'une pierre. Si plusieurs bâtiments portent à la spiritualité, la difficulté, pour les bâtiments de type religieux, est que ce sont des lieux consacrés. Comme le temple balinaise pour lequel je suis passé devant un tribunal hindouiste afin d'expliquer pourquoi, celui que j'ai construit à Bali, je voulais le créer à Pairi Daiza. Je l'ai convaincu de ma démarche à un point tel qu'il est devenu le lieu de cérémonies de toute la communauté balinaise en Europe. Mais ce temple n'est pas accessible au public. Vous imaginez (nous étions encore une société cotée en bourse) que nous créons un lieu qui n'était pas accessible au public ! Notre souci réside également dans l'authenticité, et je crois que notre public le sait. Ainsi, les totems dans le monde *La dernière frontière* consacré aux Indiens de la mer du Pacifique nord, j'aurais pu les faire en plastique ou en fibre de verre, mais ils ont été réalisés dans des thuyas par des sculpteurs indiens. Et nous allons aussi restaurer la tour de l'ancienne abbatale.

- Comment le parc a-t-il vécu la covid ?

- Nous employons environ quatre cents personnes et beaucoup de nos collaborateurs sont formés en interne, même si c'est une gageure. Nous avons des équipements sophistiqués, par exemple pour la filtration de l'eau de certains bassins, ce qui représente des frais énormes. Mais, fondamentalement, un jardin, ce sont des humains, il y a chaque année davantage de collaborateurs. En 2019, nous avons accueilli plus de deux millions de personnes, dont 80% de Belges. La pire année a été 2020, celle de la covid où nous avons dû fermer. Mais, par rapport à 2019, nous avons seulement perdu une vingtaine de collaborateurs. Finalement, ce qui fait que le parc a survécu, c'est le public qui n'est pas attiré par un produit de consommation, il est attaché à ce lieu presque devenu le sien.

- Comment pourriez-vous définir votre fonction ?

- Pairi Daiza m'a sauvé car il m'a permis de me réaliser personnellement et professionnellement. Par la force des choses, en créant un lieu de beauté autour de moi, je pense que j'ai répondu aux aspirations d'un très grand nombre de concitoyens, d'individus. Comme moi, ils ont besoin de se changer les idées, de voir de la beauté, d'oublier en quelque sorte les laideurs du quotidien, d'être dans un lieu d'émerveillement, de ressourcement. En fait, le métier que j'exerce est celui de jardinier. Mon métier consiste essentiellement à greffer des morceaux de paysages qui sont

chaque fois idéalisés. J'en reprends des éléments comme la quintessence d'un lieu parmi ceux que j'ai visités dans le monde. Le jardinier a certes des contraintes de gestion qu'il est indispensable d'assumer avec rigueur car il a la responsabilité de centaines de personnes et de milliers d'animaux dont certains sont rarissimes.

- Et vous pouvez tout assumer ?

- J'ai peu de qualités, mais j'en ai une, c'est d'arriver à bien me faire entourer. Je trouve qu'il est très facile de trouver des gens plus malins que vous, qui sont passionnés par un sujet qui ne vous intéresse pas nécessairement. Il est dès lors de ma responsabilité d'avoir une comptabilité parfaite, que la relation avec nos collaborateurs et nos partenaires financiers soit impeccable. Tout repose sur la confiance qui est essentielle. Et cela se mérite. Vous devez donc faire le mieux possible dans toutes les parties périphériques de ce qui est le cœur de Pairi Daiza : développer un jardin. Je ne peux pas me cantonner dans ce que j'aime faire, car le parc est un être vivant. Il est un écosystème, une organisation complexe, vivante dans laquelle il y a des animaux et des plantes, des humains qui visitent ou qui travaillent.

- Le parc est-il achevé ?

- Je crois que je vais tenir parole car cela fait des années que je dis que je vais le terminer et, aujourd'hui, j'en suis sûr. Nous avons créé huit mondes et il en reste quatre. Ces douze mondes évoquent tous les merveilleux paysages que j'ai traversés au cours de ma vie. Je pense pouvoir en offrir un best off personnel, donc subjectif et sans valeur universelle. Nous avons tout le terrain qu'il faut pour ceux qu'il reste à créer. Ainsi, sur les anciens parkings désaffectés, je vais créer une espèce de biosphère, un monde sous verre de quatre ha dans lequel je vais pouvoir abriter mon utopie de monde tropical. Il faut donc une maison de verre avec un verre spécial. J'ai trouvé facilement les gens compétents pour ce projet. Quand vous avez des exigences très fortes, la seule manière de les satisfaire est de trouver les meilleurs autour de vous. Ma chance est de créer un jardin qui plaît à beaucoup de monde. Et donc, pour des gens talentueux, très spécialisés dans certains domaines, travailler à Pairi Daiza, y monter un projet est tout simplement formidable.

« Je suis sidéré de voir les réalisations extraordinaires de l'homo sapiens : la poésie, la peinture, l'architecture, l'altruisme. »

- Mais qu'en est-il en termes d'énergie ?

- Notre consommation énergétique est celle d'une usine. Essentiellement pour les animaux. Actuellement 130% de nos besoins électriques sont couverts par des panneaux et nous allons continuer avec l'idée que toute l'énergie nécessaire soit une énergie propre et renouvelable. Nous voulons montrer que, sur le plan environnemental, il est possible d'être plus efficace. Si vous remplacez progressivement le mazout et le gaz par du solaire, même dans un pays comme le nôtre, vous prouvez qu'il y a un retour sur investissement et que vous êtes en mesure de le supporter financièrement, c'est gagné. L'écologie est très présente dans tout le parc. ■

Pari Daiza. Le Jardin des mondes, Domaine de Cambron, 7940 Brugelette.
☎ 068.25.08.50 🌐 www.pairidaiza.eu/fr#pairi-daiza-resort

Wéris : des aquarelles aux vitraux

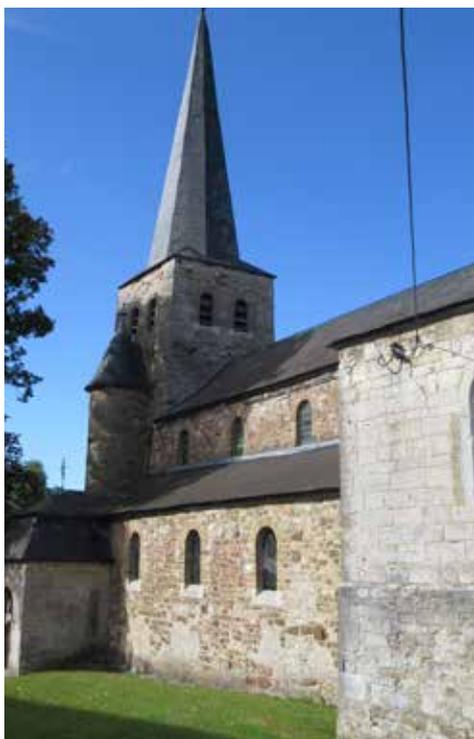
GILBERT LALOUX

ILLUMINE SAINTE-WALBURGE

Textes et photos : Stephan GRAWEZ

À Wéris, commune de Durbuy, la petite église du XI^e siècle consacrée à sainte Walburge s'est parée de nouveaux vitraux depuis septembre dernier. Sculpteur, joaillier et peintre, Gilbert Laloux signe les aquarelles qui ont servi de base à leur réalisation. Retraité depuis 1986, cet artiste discret et passionné, qui a enseigné à l'Institut Saint-Joseph de Jambes et à l'Académie des Beaux-Arts de Namur, a plus d'un pinceau à sa palette...





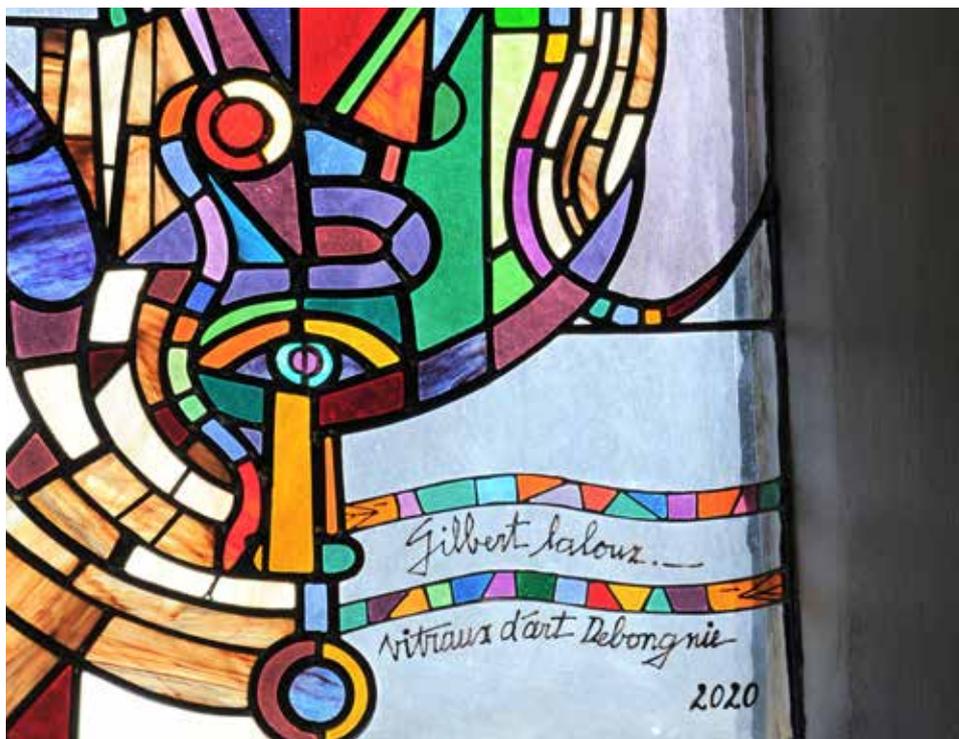
COMME UNE BD.

À 76 ans, Gilbert Laloux reste en pleine activité. Son travail à l'église de Wéris l'a déjà amené à terminer les neuf vitraux de la basse nef consacrés à la vie de la patronne du lieu, sainte Walburge. « *J'ai traité cela comme une BD. Auparavant, les vitraux permettaient de communiquer par l'image pour les fidèles qui ne savaient ni lire ni écrire, ou qui ne comprenaient pas le latin.* » Pour la haute nef, quinze vitraux sont commandés. Ils illustreront le compositeur J-S Bach.



ÉTAPES.

Si les vitraux sont fabriqués aux ateliers Debongnie à Chastre, tout le travail en amont réside dans les mains de Gilbert Laloux. Depuis les crayonnés, les recherches sur sainte Walburge et les esquisses, jusqu'aux aquarelles qui deviendront ensuite des patrons pour réaliser les vitraux de la sainte patronne. « *J'aime ce beau chantier. Faire des vitraux me permet de développer plusieurs techniques explorées durant ma carrière. Ce fut aussi une collaboration intelligente avec la commission wallonne chargée des vitraux et avec la ville.* »



ABSENCE DE BARLOTIÈRE.

Le vitrail révèle évidemment ses couleurs depuis l'intérieur de l'édifice. Vu de l'extérieur, l'absence de barlotières est soulignée. Le travail sur l'épaisseur des plombs a permis de se passer de ces parties métalliques fixes qui soutiennent les vitraux.

COMPAGNONNAGE.

« Nous avons vécu une complicité avec Bernard et Rita Debongnie. Il y a eu un compagnonnage plutôt qu'une commande pour réaliser les vitraux. J'ai aussi eu des retours positifs des habitués de l'église. Une dame de quatre-vingts ans m'a félicité, malgré le caractère assez moderne des vitraux », se réjouit l'artiste, amoureux de cette église romane qui lui « donne des sons, des odeurs, des ambiances d'éclairage... ».



PEU EXPOSÉ.

« Je n'ai jamais fait grand-chose pour être connu. Je me suis contenté d'accepter des propositions », confesse Gilbert Laloux, modeste. « Je suis un peu artiste, mais j'adore les gens. Ce que je n'aime pas ce sont les vernissages, avec les habitués des cocktails », assène-t-il avec un large sourire. Ici, le voilà exposé pour une certaine éternité...



FIN DE VISITE.

Gilbert Laloux referme l'église et va reporter la clé à la Maison des Mégalithes. Si la visite de l'édifice romane n'est pas encore organisée, une exposition se tient à Durbuy jusqu'au 16 janvier 2022. Les esquisses et aquarelles de l'ancien enseignant y côtoient des œuvres de Marcel Lucas (1927-2010).

« *Es-tu le roi des Juifs ?* »

LE CHANT

D'UN PRINCE NU

Gabriel RINGLET



Pilate se trouve soudain devant un homme que le haut clergé accuse et qui pourrait menacer sa carrière. Il cherche à gagner du temps.

Le penseur danois Søren Kierkegaard, qui a réalisé sa thèse de théologie sur "Le concept d'ironie", raconte l'histoire du cirque ambulante où un incendie vient d'éclater juste avant la représentation. Dans la panique, et pour appeler au secours, le directeur envoie son clown, déjà grisé et habillé d'étoiles, vers le village tout proche. Le clown se précipite et supplie les habitants de venir prêter main-forte aux gens du cirque en détresse. Mais les villageois prennent l'appel du clown pour un excellent numéro publicitaire. Et plus il gesticule et plus ils applaudissent. Le comédien a beau crier que le cirque est réellement en flammes, ses supplications pathétiques ont pour effet de décupler le rire de l'assistance, admirative, tant il joue bien son rôle. Les rires ne seront interrompus que par le feu, au moment où celui-ci gagne le village et commence à détruire les maisons.

À travers sa parabole, Kierkegaard veut secouer l'apathie des chrétiens. À ses yeux, le témoin de l'évangile se trouve dans la situation dérisoire du clown qui annonce une nouvelle capitale pour la survie de la communauté. Mais son message ne rencontre que le rire, l'insouciance ou le scepticisme. Jésus lui-même s'est trouvé dans cette position dramatique. Accueilli par les vivats d'une foule qui voulait le faire roi, le "clown de Dieu" ne le deviendra qu'à l'heure de la crucifixion. Un chemin "royal" qui passe par le palais de Pilate.

« QU'AS-TU FAIT ? »

Pilate est embarrassé. Il sent bien que l'affaire Jésus n'est pas nette et que les accusateurs jouent un rôle douteux. Alors, pour tenter d'éclaircir la situation, il pose une première question qui n'a rien d'ironique : « *Es-tu le roi des Juifs ?* » En bon Oriental, Jésus ré-

pond à la question par une autre question : « *Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?* » Pilate sursaute : « *Est-ce que je suis juif, moi ? Ce sont les tiens qui courent derrière les rois. Mais, dis-moi, pourquoi t'ont-ils amené ici ?* » « *Ma royauté n'est pas de ce monde* », répond Jésus, calmement. « *D'ailleurs, tu le sais bien : je n'ai pas de palais, pas d'armée. Je ne suis pas d'ici.* »

Pilate comprend que son pouvoir n'est pas menacé, que ce juif un peu particulier n'a pas de prétention politique, et c'est presque avec sympathie qu'il le relance, quasi sur le ton de la confiance : « *Alors, tu es roi ? Un roi différent, mais un roi ?* » Jésus répond : « *Ce sont tes mots à toi. Mais moi, je ne suis roi de personne. Je suis venu dans le monde comme l'humble témoin de la vérité.* » Pilate est impressionné. Il déteste ce clergé qui lui a livré un innocent par pure méchanceté. Il va tenter de le libérer. Il espère même apitoyer la foule en le faisant fouetter. Ils ne vont quand même pas mettre à mort un roi couronné d'épines. Alors, il le leur présente : « *Voici l'homme !* »

« CLOWN DE MON CŒUR »

Un homme que saint Jean regarde comme le Christ-Roi à travers la tragédie du Vendredi saint. Et que le poète Charles Singer interroge à travers son chant :

« Qu'est-il arrivé ?
Roi de mon cœur.
Ton vêtement est taché.
As-tu foulé le raisin,
As-tu visité ta vigne,
Reviens-tu de pressoir ?
(...)
Tu désirais connaître le chant de l'homme,
Roi de mon cœur :
C'est fait !
Crie !
Roi de mon cœur.
Crie !
Ton chant de mort.
(...)
Clown de mon cœur.
Tu es mon désir.
Et mon désir de toi.
Me fait mal.
Tu m'as séduit.
Tu m'as tout pris.
Viendras-tu ? » ■

Charles SINGER, *Paroles pour un prince nu*, Paris, Desclée de Brouwer, 1975. Épuisé.

Lectures spirituelles



UN VRAI PRÊTRE

En cette époque où la figure du prêtre est douloureusement éclaboussée par les scandales, ce récit apporte une autre vision salutaire où est mise en avant l'âme de son auteur et de sa mission dans toute sa pureté et sans déviance. Ni traité de théologie ni traité de vérité, il s'agit d'un petit guide d'un prêtre diocésain qui part de l'appel de Dieu et va vers la Parole et le don à autrui. Considérant que « *chaque personne est un sanctuaire d'humanité où Dieu réside et aime se promener* ». Ce bel itinéraire de vie peut servir d'exemple aux chrétiens qui s'y reconnaîtront peut-être. (B.H.)

Mgr Jacques TURCK, *Comme l'argile dans les mains du potier*, Paris, Saint-Léger éditions, 2021. Prix : 16€. Via L'appel : - 5% = 15,20€.



APRÈS SAINT FRANÇOIS

Sur les pas des *Fioretti* de saint François d'Assise, l'auteur emmène le lecteur dans un périple à travers l'Europe riche en belles rencontres. Il part sans programme, sans argent, sans savoir où il logera, avec comme seul viatique un sac à dos. Son récit change la vision du monde des quartiers défavorisés et de leurs habitants qui luttent pour leur survie. L'épisode du parc Maximilien à Bruxelles, où il va à la rencontre des réfugiés, est particulièrement poignant et donne une leçon de vie qui touchera le cœur les hommes qui croient en la fraternité. (B.H.)

Frère Jack MARDESIC avec Claire Denoël, *Marcher vers l'inconnu, Fioretti de missions franciscaines*, Paris, Éditions Emmanuel, 2021. Prix : 16€. Via L'appel : - 5% = 15,20€.



LE PAPE DES JUIFS

Lorsque le samedi 2 avril 2005, Jean-Paul II s'éteint, la presse israélienne titre : « *Le Pape des juifs s'en est allé.* » Pourquoi cette reconnaissance ? Simplement parce qu'en 1986, il a été le premier pape à avoir symboliquement traversé le Tibre pour gravir les marches de la synagogue de Rome, marquant par ce geste historique la fin d'une méfiance millénaire. Ce livre reprend la genèse de cette démarche qui aboutira à l'établissement de relations diplomatiques entre le Vatican et l'État d'Israël. Quel beau geste d'espérance que cette main tendue vers une autre communauté ! (B.H.)

Samuel GOBLET, *Jean-Paul II, le pape des juifs d'une rive à l'autre du Tibre*, Paris, Mame, 2021. Prix : 13,90€. Via L'appel : - 5% = 13,21€.



PHILOS MONDIALES

« *Où habitent donc les philosophes ?* », s'interroge l'auteur, philosophe lui-même, rappelant que la philosophie n'est pas que grecque ou européenne. De tout temps, elle s'est dite « *en plusieurs langues, plusieurs traditions, plusieurs cultures* ». C'est donc à un voyage « *dans la tête* » de philosophes indiens, chinois, bouddhistes, juifs et arabo-musulmans qu'est invité le lecteur dans cet enthousiasmant essai destiné au grand public. Point de départ d'une autre histoire « *liée à l'unification progressive du monde, aux découvertes graduelles des univers intellectuels les uns par les autres* ». (M.P.)

Roger-Pol DROIT, *Un voyage dans les philosophies du monde*, Paris, Albin Michel, 2021. Prix : 21€. Via L'appel : - 5% = 19,95€.



VOYAGE INTÉRIEUR

« *Se réveiller dans un endroit inconnu est la meilleure façon d'arriver quelque part.* » L'« *endroit inconnu* » que découvre l'autrice est le Mexique, où elle va passer une année. Et ce « *quelque part* », c'est son intériorité qu'elle approche au fil de rencontres avec des êtres (surtout un homme) et des lieux qui élargissent sa conscience et son horizon. « *On ne sait où l'on va qu'une fois arrivé. Le vrai voyage est celui que j'ai dû faire en moi-même (...)* », constate-t-elle au terme de ce carnet de route écrit en vers (et illustré de dessins de Margaux Motin), où les ressentis et émotions tiennent lieu de considérations touristiques. (M.P.)

Anaïs VANEL, *Le Nouveau Monde*, Flammarion, 2021. Prix : 21€. Via L'appel : - 5% = 19,95€.



VERS DE COLÈRE

« *La mesure, c'est pour les perdants* », écrit l'autrice à la fin de cette impressionnante logorrhée poétique pleine de « *colère* ». Pour Joëlle Sambi, née en 1979 à Bruxelles de parents congolais, qui a passé sa jeunesse à Kinshasa avant de revenir étudier le journalisme en Belgique, la poésie est « *le lieu de [sa] vérité* ». Noire et lesbienne, elle hurle son dégoût d'un monde où ces « *minorités des minorités* » sont encore exclues. « *Après tout, nous sommes coupables/D'avoir pris la tangente et ignoré l'orage qui gronde en sourdine* », feint de regretter celle qui ne peut « *concevoir l'art en dehors d'un ancrage politique* ». (M.P.)

Joëlle SAMBI, *Caillasses*, L'Arbre de Diane, Bruxelles, 2021. Prix : 12€. Via L'appel : - 5% = 11,40€.

Un débat intra-musulmans

UNE QUESTION

DE SACRIFICE

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



Les rites musulmans et judaïques d'abattage sans étourdissement se heurtent au souci du bien-être animal.

La question du sacrifice des animaux de consommation est devenue un lieu commun des polémiques récurrentes en Belgique (et ailleurs). Le rite musulman partage en effet avec le rite judaïque la nécessité de saigner les bêtes dont la viande servira à la consommation. Cette saignée est garantie par l'égorgeage, qui est devenu le moyen religieusement légal d'abattage.

Se pose alors la question du bien-être animal dont nos sociétés se soucient de plus en plus. Un bras de fer est engagé entre une tendance qui souhaite imposer l'étourdissement préalable, avant la saignée, et des religieux qui ne souhaitent pas modifier quoi que ce soit des rituels de mise à mort. Au-delà des questions purement légales, sanitaires ou idéologiques, on peut prendre le temps de comprendre d'où vient cette pratique, pour le cas de l'islam.

UNE REPRISE ALLÉGÉE DE LA CACHEROUT

Quand on se réfère au Coran, on tombe sur le verset 3 de la sourate 5 qui informe le croyant sur les nourritures interdites (*harâm* en arabe) : la charogne, le sang, la viande de porc, les idolothyes (terme technique qui désigne des viandes issues de bêtes sacrifiées à des idoles), la chair des bêtes mortes étouffées, mortes assommées, mortes d'une chute ou d'un coup de corne. Beaucoup d'historiens et d'anthropologues ont posé la question de l'origine de ces interdictions. Certaines d'entre elles peuvent être justifiées sur un plan sanitaire (par exemple la charogne), mais il semble qu'il faille surtout voir dans

ce verset une reprise allégée des pratiques juives. Cet allègement était déjà en usage chez des groupes judéo-chrétiens, c'est-à-dire des juifs qui reconnaissaient la messianité de Jésus, mais étaient encore attachés à la Loi juive.

DU HARÂM AU HALÂL

Quand on lit attentivement le verset, on se rend compte que le Coran raisonne en termes de viandes *interdites*. Or, la tendance actuelle chez les musulmans consiste à raisonner en termes de viandes *permises*. On pourrait en un sens dire que pour le locuteur du Coran, tout est permis, sauf ce qui est explicitement interdit, tandis que, pour l'orthopraxie actuelle, tout est interdit, sauf ce qui est explicitement permis. Ce changement n'est pas anodin, et il est à la racine de nombreux débats intra-musulmans. Si personne ne revient en effet sur les interdictions explicites énoncées dans le Coran, on se demande de plus en plus si un rituel codifié est nécessaire : dès lors qu'une bête est saignée et n'est pas consacrée à une idole (ce qui a peu de chance d'arriver dans un abattoir, on en conviendra), sa viande n'est-elle pas d'office exclue de la liste dressée par le Coran ?

UN DÉBAT À POURSUIVRE

Il existe suffisamment de raisons de repenser à nouveaux frais la question de l'étourdissement avant abattage. S'il est exclu, pour un musulman pratiquant, de consommer la viande d'une bête *tuee* par l'étourdissement, on est en droit de se demander si un étourdissement mené correctement invalide vraiment la licéité de la viande issue d'un animal saigné correctement. C'est une question que les théologiens musulmans doivent régler, mais ils seraient bien avisés de prendre le temps de lire correctement le Coran et de le situer dans son contexte. Un contexte qui semble paradoxalement plus permissif au VII^e siècle que ce qu'eux-mêmes proposent au XXI^e. ■

Questions de traduction et de prononciation

MOTS DE CROYANCE, MOTS D'OUVERTURE

Floriane CHINSKY

Dr en Sociologie du Droit, rabbin à Judaïsme en Mouvement



Les mots de nos textes sont des fenêtres, ou bien ils sont des murs, pourrait-on dire, reprenant ainsi le titre du livre, essentiel, de Marshall Rosenberg.

Les paroles que nous prononçons dans les offices sont-elles des paroles de soumission, d'abdication ? Sont-elles des paroles de liberté ? Voici un petit décryptage de quelques expressions récurrentes dans le script de la prière juive. *el* signifie *dieu*, sans majuscule, le nom commun désignant tout ce que l'humanité peut déifier. Le mot מֵהֵלָא, *Élohim*, est la forme plurielle et l'une des façons de nommer le dieu d'Israël. On peut s'interroger sur la signification de ce pluriel. Reflète-t-il de très anciennes croyances polythéistes, un pluriel de majesté, ou une reconnaissance des différents aspects de notre relation à l'infini ? Il signifie *force*, *dignitaire*, *guide*.

VOCALISATION OUBLIÉE

Le mot *Éternel* est souvent utilisé pour traduire *adonai*, qui lui-même n'apparaît qu'à l'oral, pour vocaliser le tétragramme הוהי, mot imprononçable dont la vocalisation est oubliée. Ces quatre lettres se traduiraient par *YHVH*, raison pour laquelle le monde chrétien parle de *Yavéh* ou *Jéhova*, mais le judaïsme s'interdit de prononcer le nom divin. Par dérivation, même le nom de remplacement, *adonai*, est parfois remplacé par *hachem*, qui signifie le *nom*. Ce nom ne doit pas être prononcé en vain, le prononcer dans le cadre de l'office ou en citant un verset biblique n'est jamais un problème. Il est écrit et prononcé de diverses façons. La traduction admise dans nos communautés est *Éternel* plus que *Seigneur*, ce qui évite les connotations féodales du mot *seigneur* et met en avant le fait que les quatre lettres du tétragramme permettent de composer le verbe être à tous les temps en hébreu, en cohésion avec la parole donnée

à Moïse selon laquelle le nom de dieu est « *je serai ce que je serai* ».

Le mot *Amen*, lorsqu'il est utilisé à la synagogue, est utilisé pour marquer son acquiescement à ce qui est dit. Cette réponse est soit un signe de délégation à l'officiant·e, soit une marque de respect pour la personne à qui on répond. Un·e délégué·e du public qui prononce une bénédiction pour l'assemblée le fait dans l'intention d'accomplir cet acte pour toutes les personnes qui le souhaitent. En répondant *Amen*, les participant·e·s endossent cette délégation. *Amen* est également prononcé par l'assemblée en réponse aux personnes en deuil, lorsqu'elles prononcent le texte araméen qu'on appelle le *Kadich yatom*, en un signe de soutien. Lorsqu'on répond aux endeuillés, l'expression traditionnelle « *le grand nom soit associé à la bénédiction pour toujours et à jamais* » est également un témoignage de respect. On répond parfois *barouH hou oubarouH chémo* associé au *Amen* dans le cadre d'une bénédiction. C'est alors un signe de respect et non de délégation. Le mot הוּמָא parfois traduit par *foi* est mieux rendu par *fidélité* ou *fiabilité*. *Amen* se traduit alors par *vous pouvez compter sur moi*, ou *je suis là*, ou *je soutiens cela*.

UNE SOURCE D'INFINI

בָּרוּךְ, *barouH*, revient sans cesse dans le texte des offices et se rattache à la racine ב.ר.כ., commune au mot *béreH*, le *genou*. Lors des quelques moments de l'office où nous nous inclinons, nous fléchissons le genou au moment où l'on prononce le mot *barouH*. Nous nous inclinons devant une chose qui nous dépasse, une source d'infini. Tel est le sens du mot *bré-Ha*, devenu *piscine* en hébreu moderne, qui évoque une grande quantité d'eau, l'abondance de cet élément nécessaire à la vie et dans laquelle toute vie prend sa source. *BarouH* signifie *la grandeur*, *l'abondance*, notre conscience que l'essentiel de ce dont nous avons besoin n'est pas en pénurie, mais en quantité suffisante pour tous les êtres vivants.

La prononciation du mot *Amen* est non une soumission, mais une reconnaissance. *BarouH* n'est pas une réduction de notre être, mais un rattachement à l'abondance. L'expression du divin n'est pas un enfermement, mais une ouverture. Voilà en tout cas la théorie. À nous de la rendre vivante. ■

Des femmes, des rides, et alors ?

CACHEZ CES VIEILLES QUE L'ON NE SAURAIT VOIR

Chantal BERHIN

Pour écrire son livre-enquête *Qui a peur des vieilles ?*, l'écrivaine et journaliste Marie Charrel a interrogé des dizaines de femmes de plus de cinquante ans à propos de la manière dont elles vivent leur avancée en âge. Les années enlèvent-elles de la valeur à l'humain féminin ?

La metteuse en scène de théâtre Ariane Mnouchkine, à qui Marie Charrel présente son enquête comme portant sur les « *femmes mûres* », lui a rétorqué : « *Vous voulez dire les vieilles femmes ?* » Et de lui demander ce qu'il y a de déshonorant dans le mot "vieux" ou "vieille". C'est pourtant un constat : la société a un problème avec les vieux en général et les vieilles en particulier. On ne veut pas les voir. « *Vieillir c'est ça*, déclare une femme d'âge mûr, pourtant jolie, drôle et intéressante : *enfiler la cape d'invisibilité d'Harry Potter. Disparaître. Passer de l'autre côté du miroir.* » Les femmes tombent du côté des invisibles en vieillissant. « *Dans la cité, elles sont comme une commode Louis XVI au milieu d'un salon suédois : elles dépareillent* », note avec humour l'autrice qui utilise le mot "vieille" avec une once de provocation.

UNE BONNE SANTÉ

À quel âge devient-on vieux ? En 1900, une femme l'était à trente ans. Les baby-boomers d'aujourd'hui (environ soixante-cinq/septante ans) acceptent moins facilement leur âge. « *Probablement, avance Marie Charrel, parce qu'ils font partie de la première génération à jouir d'une aussi bonne santé, une fois atteint l'âge de la retraite. Ils vieillissent moins vite que leurs aînés et vivront plus longtemps. Pour eux, les vieux, ce sont leurs parents de nonante ans. Ils ont été des jeunes flamboyants.* » La vieillesse, peut-on constater, est relative à l'état de santé, à la classe sociale, à l'époque et au lieu de vie. Aujourd'hui, six cents millions de personnes dans le monde ont plus de soixante ans, un chiffre appelé à doubler d'ici 2025 et à culminer à deux milliards en 2050. La plupart des enfants nés aujourd'hui vivront au-delà de cent ans. Pourtant, l'idée que la valeur d'un être humain réside dans sa jeunesse reste prédominante.

On peut constater que les femmes sorties de la période fertile sont aujourd'hui encore déconsidérées, comme si leur valeur sociale diminuait en même temps que leur quantité d'œstrogènes. Les historiens, sociologues et psychologues estiment que cette zone grise des cinquante ans, cette invisibilisation, est en grande partie due à la ménopause, et donc à la fin de la fertilité. N'étant plus en âge de procréer, la femme perdrait son utilité sociale. Ce qui est contradictoire, puisque la fertilité, aujourd'hui, peut être refusée à tout moment de la vie, notamment par la contraception ou l'avortement.

Vu du côté masculin, il semblerait que les "vieilles" de plus de cinquante ans ne suscitent plus le désir. Écrivain et réalisateur de cinquante-trois ans, également chroniqueur à la télévision et dans la presse, Yann Moix a déclaré en 2019 : « *Je trouve ça trop vieux. (...) Un corps de femme de vingt-cinq ans, c'est extraordinaire. Le corps d'une femme de cinquante ans n'est pas extraordinaire du tout.* » Tollé chez les féministes, et au-delà ! Comme si, remarque au passage Marie Charrel, le corps des hommes surmontait mieux l'assaut du temps et était mieux conservé ! En réalité, observe-t-elle, exemples à l'appui, ce sont les femmes qui « *vieillissent bien* ».

SOUS TOUS LES ANGLES

Pour comprendre ce mépris, la journaliste s'est plongée dans les livres et les témoignages abordant cette question sous tous les angles : sociologique, biologique, littéraire, cinématographique ou culturel. Elle a rencontré des écrivaines, des comédiennes, des mannequins, des chercheuses, des psychologues, des médecins et des sportives. De ces entretiens, conclut-elle, le plus frappant est le décalage entre les stéréotypes sur les femmes ménopausées et la réalité de ce qu'elles vivent et sont. Elle a recueilli cinq éléments récurrents dans la définition du vieillissement. Le premier est la transformation du corps et le déclin de certaines capacités. Le second est le décès des proches avec son lot de réflexions sur la mort et l'angoisse qui l'accompagne. Le troisième est la liberté que recouvrent certaines femmes une fois détachées des contraintes familiales. Le quatrième est le regard des autres rappelant l'âge, la fameuse cape d'invisibilité !

Enfin, l'avancée en âge se traduit aussi par le sentiment d'être mieux qu'à vingt ans. Une impression d'avoir cette jeunesse-là dans un corps de cinquante ou soixante ans. Si certains hommes les ignorent désormais, bien souvent, ces "vieilles" sont plus sûres de leurs désirs et de leur corps. « *Elles ont les deux pieds bien ancrés, permettant à leur esprit de naviguer avec plus de fougue encore* ».

Selon l'actrice Marina Tomé, soixante-deux ans, extraordinairement pétillante, les femmes de plus de cinquante ans disparaissent des écrans de cinéma. On ne les y voit plus, ou alors dans des rôles stéréotypés : celui de la vieille acariâtre, voire de la cinglée en pleine déchéance. Elle constate

ÂGE ET VOCABULAIRE.**Maturité pour les hommes, déclin pour les femmes.**

« un mépris flagrant du féminin dans les fictions, majoritairement écrites par des hommes ». Le sexisme et l'âgisme sont les deux faces d'une même pièce. L'âgisme, c'est-à-dire un préjugé contre une personne ou un groupe en raison de l'âge, concerne les deux genres. Les hommes sont également victimes de discriminations liées aux années, en particulier dans le domaine professionnel. Mais le cas des femmes est différent, s'avise Marie Charrel, car elles sont en plus confrontées au sexisme : « Leur avancée en âge est décrite avec un vocabulaire relevant du registre de la perte et du déclin. » Tandis que, pour les hommes, les mots employés sont plus valorisants, évoquant la maturité et l'expérience. Une descente pour les femmes versus une montée pour les hommes.

RÔLE POSITIF

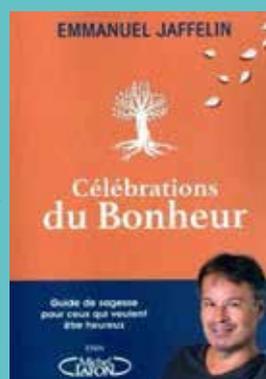
Au Royaume-Uni, des chercheurs ont créé un réseau afin de travailler sur la sous-représentation des femmes "âgées" dans les médias et de mettre en avant des films où les femmes de plus de cinquante ans tiennent un rôle positif. Pas de vieilles filles revêches, de Cougars débauchées ni de mamies gagas. Une cocréatrice de cette association, Estella Tincknell, explique que, trop souvent, on parle d'augmenter leur visibilité dans les médias, comme s'il s'agissait d'une minorité, alors qu'elles sont majoritaires dans la société. Et lorsque les femmes de plus de cinquante ans sont représentées dans des rôles intéressants, elles le sont par des actrices qui ne font pas leur âge. « L'équivalent féminin de vieux comme Clint Eastwood ou de quinquas sexy comme Daniel Craig n'existe que trop peu », déplore Marie Charrel.

Qui observe qu'associer la cinquantaine chez une femme à de la déchéance est de moins en moins vrai dans le concret. Beaucoup de celles interrogées se réjouissent aussi d'être plus libres. Plus heureuses. Elles se connaissent mieux et font état de certitudes plus solides. « À trente ans j'étais bourrée de complexes. Maintenant, je sais qui je suis et j'emmerde le monde », déclare l'une d'elles.

Cet essai pousse à réfléchir aux valeurs mises en avant dans la société et à s'interroger autour de différentes questions : le bonheur est-il dans la jeunesse ? La beauté sans ride aurait-elle le dernier mot ? La femme a-t-elle pour mission d'être un objet de consommation à l'usage des hommes ? Non, la valeur d'un être humain ne réside pas dans sa jeunesse. Il s'agit de se libérer du statut d'objet pour devenir sujet de sa propre existence, de ses propres désirs. Et cela ne signifie en rien renoncer à aider un peu la nature pour se sentir bien, consent Marie Charrel, « dans la tolérance envers soi-même, loin de la tyrannie de l'œil intérieur ». ■



Marie CHARREL, *Qui a peur des vieilles ?* Paris, Les Pérégrines, 2021. Prix : 19 €. Via L'appel : -5% = 18,05€.

Au-delà du corps**VERS LE BONHEUR**

« Il faudrait essayer d'être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple », a joliment écrit Jacques Prévert. C'est l'objet de ce bref livre dont l'auteur, agrégé de philosophie, est convaincu que le Bonheur est « la marque joyeuse du sage qui accueille positivement chaque instant ». Pour l'atteindre, il faut franchir

le Malheur et comprendre ce qu'il nomme « l'Heur », ce moment qui rend joyeux, comme tomber amoureux ou gagner beaucoup d'argent. Mais qui doit alors dépasser son caractère éphémère et devenir durable. (M.P.)

Emmanuel JAFFELIN, *Célébration du bonheur*, Paris, Michel Lafon, 2021. Prix : 12€. Via L'appel : -5% = 11,40€.

Les clandestines de l'Histoire

Michel PAQUOT

CATEL, UNE FÉMINISTE TRAIT POUR TRAIT

À travers des héroïnes de fiction, Lucie ou Lucrece, et des personnages réels, Olympe de Gouges, Benoîte Groult, Joséphine Baker ou, aujourd'hui, Alice Guy, Catel raconte la nécessaire émancipation des femmes. S'imposant comme une figure majeure dans un art longtemps dominé par les hommes.

« **Q**uand les hommes parlent d'hommes, on ne leur pose pas la question du pourquoi. » Mais, aux femmes qui parlent de femmes, on le fait. Vieux réflexe sexiste. Les stéréotypes ont la vie dure. Et Catel de néanmoins répondre : « *Mon travail consiste à avoir un regard très féminin et féministe sur des vies de femmes, plutôt réelles, même si j'ai commencé par de la fiction. Elles ont laissé une empreinte historique, mais l'histoire ne les a pas retenues. Ce sont des clandestines de l'histoire. À travers elles, je raconte l'émancipation et l'affranchissement des femmes dans notre société.* » Avec plus de trente albums au compteur, cette dessinatrice de cinquante-sept ans unanimement reconnue a été couronnée en 2018 par le Grand Prix Diagonale-Le Soir pour l'ensemble de son œuvre. Sans que personne ne lui conteste cet honneur. Ce qui provoque chez elle un demi-sourire entendu, car cela n'a pas toujours été le cas.

« FAIRE BRETÉCHER »

Passée par l'école des Arts décoratifs de Strasbourg, sa ville natale, Catel Muller, qui laissera tomber son nom de famille, a fait ses gammes en recopiant Astérix et Lucky Luke. Avec comme ultime modèle Claire Bretécher (*Cellulite, Les Frustrés, Agrippine*), l'une des très rares autrices BD dans les années 70-80. À tel point qu'elle affirmait vouloir « faire Bretécher » comme métier. Pourtant, décontenancée par sa rencontre avec l'équipe de *Fluide Glacial*, exclusivement masculine, à sa sortie des études, elle se dirige vers l'illustration pour enfants. Un âge qu'elle n'a pas délaissé puisque, depuis 2018, elle cosigne avec Anne Goscinny, la fille du célèbre scénariste, la série *Le Monde de Lucrèce*, sorte de Petit Nicolas au féminin qui rencontre un large succès auprès des plus jeunes.

« *Quand j'ai repris mon courage à deux mains, se souvient-elle, avec Véronique Grisseaux, qui était ma coloriste, on a présenté le scénario de Lucie s'en soucie. Soit le portrait d'une trentenaire qui a les soucis d'une jeune femme moderne, devient mère, se sent à l'étroit dans son couple, etc. Mettre en scène une fille dans sa vie quotidienne était très nouveaux à la fin des années 90, même si cela n'avait rien d'extraordinaire. On était des ovnis.* »

INJURES SEXISTES

Si le succès de ce premier tome d'une mini-série (qui en comptera trois) la conforte dans ses choix, il s'accompagne aussi d'une certaine animosité de la part d'auteurs qui ont moins de succès. Et, surtout, d'une volée d'injures. « *J'ai reçu des lettres sexistes du type "occupe-toi de tes gosses", "raclure de l'édition"... Ce fut un moment violent, à tel point que j'ai pensé arrêter la BD. J'étais habitée par un sentiment d'illégitimité. Et lorsque j'ai été nommée pour des prix, j'ai été insultée. On me disait que je ne dessinais pas bien, que je racontais mal. La bascule a eu lieu avec mon prix à Angoulême [celui du Public en 2005 pour *Le Sang des Valentines*]. Aujourd'hui, cela n'a plus rien à voir, il y a 35% de femmes, contre 5% quand j'ai commencé. Or, à l'école d'art, 80% des étudiants étaient des filles, dont beaucoup faisaient de la BD. Mais ensuite, elles se dirigeaient vers la jeunesse, le graphisme... Les femmes sont soumises à tellement d'injonctions qu'elles se demandent comment pouvoir tout faire à la fois. Pourtant, avoir des enfants n'empêche pas de faire un métier qui nous plaise. Aujourd'hui, c'est admis parce que les hommes se remettent en question.* »

La publication en 2007 du roman graphique *Kiki de Montparnasse* va lui permettre d'à la fois affirmer son trait noir et blanc proche de la ligne claire, tout en s'en éloignant, et son regard féministe. Un album né de sa rencontre avec le scénariste et écrivain José-Louis Bocquet. « *Mes parents, enseignants, étaient très ouverts. J'ai grandi de façon très libre, petite je n'ai jamais senti de barrière, il n'y avait pas de différences entre mon frère et moi. J'avais une mère féministe qui lisait Benoîte Groult. Adolescente, j'ai dévoré* Ainsi soit-elle, *son best-seller qui raconte la condition féminine dans les années 70-80 et qui m'a terriblement impressionnée. J'ai découvert comment les femmes pouvaient être maltraitées. Ce n'est que dans la vie professionnelle que j'ai ressenti de la misogynie et du sexisme. Je me suis rendu compte que je pouvais aller jusqu'à un certain niveau, mais pas au-delà, car je dérangeais, je commençais à prendre la place des hommes. Cela m'a conscientisée. Et puis il y a eu la rencontre avec un homme qui a lui-même été élevé par une mère féministe qui lisait aussi Benoîte Groult. C'est cela qui nous a réunis.* »

OLYMPE DE GOUGE

Le succès inattendu de cette biographie du plus célèbre modèle des peintres des Années folles, muse de Man Ray, donne au duo une légitimité pour en écrire un second. « *C'est là que la prise de conscience est arrivée. Mais si on voulait raconter des histoires de femmes, lesquelles choisir ? Celle qui nous a souté aux yeux est Olympe de Gouges, la première féministe de l'histoire qui a écrit la Déclaration de la femme et de la citoyenne* (« L'homme et la femme naissent et demeurent égaux en droits »), *avant d'être guillotinée. Pourtant, elle n'était pas dans les livres, on ne la connaissait pas. Et, justement, Benoîte Groult lui avait consacré sa thèse.* » À cette inlassable militante de la cause des femmes morte en 2016 à nonante-six ans, la dessinatrice a également raconté la vie en images sous le titre *Ainsi soit Benoîte Groult*.

Si la troisième "clandestine de l'Histoire" portraiturée par le couple, Joséphine Baker, est sans doute plus connue, c'est pour une mauvaise raison, ses danses nues avec une ceinture de bananes. « *Une image raciste et rétrograde ! Qui sait qu'elle a été résistante, a adopté douze enfants, s'est battue pour les droits civiques avec Martin Luther King ?* » Et qui sait qu'Alice Guy (1873-1968), qui lui succède dans cette collection, est la première femme réalisatrice française et au monde ? Sténo-dactylographe, métier déjà très moderne pour l'époque, engagée par Gaumont pour vendre des appareils de projection, elle se met à fabriquer des petits films qu'elle projette dans les foires. Elle est la première directrice de plateau en France, avant d'arrêter sa carrière florissante pour suivre son mari, un Anglais qui va représenter la firme cinématographique aux États-Unis. Elle y monte sa société de production qui la rend riche et célèbre. Elle est notamment la première, en 1912, à réaliser un film avec des acteurs afro-américains. Mais, après l'avoir ruinée, son mari la quitte pour faire carrière à Hollywood, et elle rentre en France où personne ne l'attend. Elle ne fera plus de cinéma, s'efforçant de retrouver ses films.

Son talent d'illustratrice et son combat féministe, Catel les met également au service de l'université de Paris-Saclay qui, par le biais d'expos dans des écoles, lutte contre le sexisme sur tous les plans, contre les stéréotypes intégrés dans la société, etc. ■

CATEL et BOCQUET, *Alice Guy*, Bruxelles, Casterman, 2021.
Prix : 24,95€. Via L'appel : - 5% = 23,70€. www.catel-m.com/

Julie Morelle

POUR UN JOURNALISME DE LA NUANCE

Propos recueillis par Michel PAQUOT

« **E**st-ce que ce n'est pas une vraie crise, la pandémie de la pauvreté ? », feignait d'interroger Christine Mahy. Affirmant, de sa voix posée, attendre que « *quelqu'un ait le courage politique de demander à un opérateur de calculer le coût et la gestion de la pauvreté aujourd'hui dans notre pays* ». Le 14 octobre dernier, dans son grand entretien, l'émission *Déclic* accueillait la Secrétaire générale du Réseau wallon de lutte contre la pauvreté. Depuis début septembre, cette nouvelle tranche d'infos de la RTBF animée par Julie Morelle et par l'ancien présentateur de *Soir Première* et de *CQFD*, Arnaud Ruysen, passe au crible un événement marquant de l'actualité en laissant à ses invités le temps de s'exprimer.

« *J'avais envie d'une autre manière de faire de l'info, d'en ralentir le rythme, commente celle qui, pendant dix ans, en a été la figure de proue sur la Une le week-end. On voulait que Déclic soit associé au décryptage des différentes problématiques de la société à travers des points de vue variés. On propose des regards pertinents pour comprendre les choses. On n'est pas dans une démarche d'exhaustivité, comme dans un journal, on assume notre subjectivité en prenant du recul. Si on peut opposer des avis diver-*

gents – par exemple sur la question de l'abattage rituel d'animaux –, le clash ne nous intéresse pas. Notre but n'est pas d'encourager la polémique, mais de voir où l'on peut trouver des points de convergence pour avancer. En argumentant et en dépassant les avis binaires. On se heurte pourtant à un paradoxe : beaucoup de gens disent que, trop souvent, ça va trop vite, mais quand c'est trop long, ils zappent. »

AVEC NELSON MANDELA

« *La curiosité est une caractéristique qui me définit depuis longtemps* », constate Julie Morelle. Intéressée par l'économie, la philo, la psycho et par bien d'autres domaines, elle s'est engagée dans des études de journalisme pour ne pas avoir à choisir. Très vite, dès le début des années 2000, elle commence à travailler à la RTBF, passant par différentes antennes régionales, avant d'arriver à la rédaction du JT. Auparavant, elle a passé un an en Afrique du Sud, peu après l'élection à la présidence de Nelson Mandela. Qu'elle croisera des années plus tard. « *J'ai eu la chance de partager un repas avec le personnage historique que j'avais le plus envie de rencontrer*, sourit-elle. *Il s'est battu pour des causes auxquelles je suis très sensible, comme la lutte contre la discri-*

mination et le racisme. » La curiosité a également fait d'elle une infatigable globe-trotteuse : elle avoue avoir découvert une soixantaine de pays.

Adolescente timide, elle a suivi des cours de théâtre, découvrant qu'entrer dans la peau d'autres personnages l'aidait à aller vers le monde extérieur. Cette timidité ne l'a pas empêchée en 2011, à 34 ans, de porter sa candidature à la présentation des journaux télé du week-end. « *Il y a dans cet exercice une forme de théâtralisation, note-t-elle. On se maquille, on enfile un costume, on pose sa voix différemment. Au fil du temps, j'ai compris que plus la personne à l'antenne est proche de celle dans la vie réelle, plus c'est naturel et donc, mieux c'est. La transmission est essentielle, elle est au cœur du métier de journalisme.* »

RESTER SOBRE

« *Le journal est le récit du quotidien, du monde tel qu'il évolue. On le scénarise, on hiérarchise les sujets, on choisit les mots. Il faut être à l'écoute de ce que les gens attendent, même si on ne fait pas un journal pour le leur donner nécessairement. Je me suis souvent questionnée sur ma manière de faire. Je suis par exemple énermée quand j'entends des termes et un ton dramatiques, ça ne sert à rien de*

Médias
&
Immédi@ts

ESPOIRS DE L'HISTOIRE

Que peut-on attendre de l'histoire aujourd'hui ? Chaque samedi à 18h15, un magazine de Arte présenté par Patrick Boucheron tente de répondre à la question avec un intervenant différent qui présente un objet et son histoire, associant récit et analyse.

06/11 : La carte postale, héroïne de guerre. 13/11 : L'autochrome, la vie en couleurs. 20/11 : L'amphore, un standard commercial antique. 27/11 : Le maillot de foot, l'étoffe populaire des héros. 04/12 : Les toiles indiennes, naissance de la consommation aux siècles des Lumières. 11/12 : Le calumet de la paix, un objet entre guerre et paix.

LE GRAND DICO SPI

«Le Grand Dictionnaire des philosophies et des religions» est le nom d'une des séquences de l'émission radio hebdomadaire de Pascal Claude *Et Dieu dans tout ça*, diffusée sur La Première (RTBF) le dimanche après le journal parlé de 13h. Chaque semaine, un invité est amené à y expliciter le sens qu'il donne à un concept, ou une situation, lié aux spiritualités. Le contenu de cette séquence de cinq minutes est ensuite reproduit en texte suivi et en capsule audio, disponibles sur *Uvio*.

Rechercher l'onglet «Le grand dictionnaire...» sur la page de l'émission *Et Dieu dans tout ça*.

Julie Morelle a quitté la présentation du JT pour celle de *Déclic* avec Arnaud Ruysen. Une tranche horaire radio-télévisée de deux heures qui permet de décrypter l'actualité afin de développer l'esprit critique.

© RTBF-Jean-Michel BYL

CHALLENGE (DÉCLIC).

Une nouvelle manière d'aborder l'information en prenant un peu plus le temps que pendant un journal télévisé.

rajouter du drame au drame. Cela a toujours fait partie de mon éthique personnelle : ne pas utiliser des mots catastrophistes, rester sobre. Les faits se suffisent à eux-mêmes, même si l'idée n'est évidemment pas d'édulcorer la réalité. On a plus à gagner en allant en profondeur dans les sujets qu'en les dramatisant. Cette volonté de ne pas être dans le tragique correspond aussi à mon caractère, je suis quelqu'un d'optimiste. »

C'est cet optimisme qui l'amène à défendre un journalisme constructif. Notamment via « Un œil pour demain », une rubrique du JT qu'elle axait sur les thématiques de l'innovation dans tous les secteurs. Et le débat est, à ses yeux, partie prenante de ce type de journalisme : « *Insister sur les points communs qui permettent d'avancer plutôt que sur les choses qui fâchent. »* C'est ce qu'entend faire *Déclic* en réhabilitant la notion de nuance. « *Elle fait partie de mon éthique journa-*

listique, confirme la quadragénaire. Mais c'est un équilibre difficile, trop de nuance désintéresse les auditeurs. Or il est indispensable d'en avoir car elle est absente des réseaux sociaux. »

DONNER DES CLÉS

L'arrivée de la pandémie, sa gestion, les confinements successifs, la campagne de vaccination... cette longue période n'a pas toujours été aisée à gérer pour la présentatrice du JT. « *En tant que journalistes, on a été confrontés à un tas de questions : comment traiter l'info, trouver le ton juste sans dramatiser, etc. Notre responsabilité était d'autant plus grande que les journaux étaient très regardés. Comme notre rôle est de fournir des clés pour essayer de comprendre, pour appréhender la réalité, on donnait la parole aux experts, à ceux qui nous permettaient d'y voir plus clair. On a également été à l'écoute des diffè-*

rentes voix, on a relaté des paroles divergentes. Il fallait être très humbles, relayer les doutes, les incertitudes. Il était parfois difficile, toutefois, de trouver la bonne distance par rapport à la parole gouvernementale. »

La présentatrice avait aussi conscience de la nécessité de tisser un « *lien de confiance* » avec les téléspectateurs dont certains étaient prêts à accorder foi à la désinformation et aux fake news qui se sont multipliées. « *Elles constituent un vrai poison pour la démocratie et on a un rôle à jouer. Elles sont liées à la manière de consommer de l'info sur les réseaux sociaux. Comme celle que l'on y reçoit est celle qui nous intéresse, les algorithmes nous renforcent dans nos convictions. Notre priorité est donc de développer l'esprit critique. »*

Déclic, tous les jours sur La Première (radio) entre 17h et 19h et entre 19h et 19h50 sur La Trois (TV).



LES CHANGEMENTS D'ALIX

Alix Batard, qui a longtemps présenté le RTL Info 19h, se lance dans les podcasts, ces contenus sonores que l'on écoute en ligne et non sur une radio. Elle y entame une série sur « le changement », en rencontrant des personnalités dont la vie, à un moment donné, a été bouleversée par un événement souvent mineur, « le changement iX », qui va tout y modifier. Le premier épisode est consacré au

photographe Yann-Arthus-Bertrand, qui raconte ce qui a fait changer son existence.

« *On ne sait pas toujours par où commencer pour faire bouger les choses, explique Alix Batard. Je pense sincèrement que l'on peut déjà démarrer chez soi, en soi ! Souvent, un petit changement entraîne d'autres. C'est l'effet colibri ou pourquoi pas, le changement iX ! »*

Un thème qui ferait aussi une bonne émission de radio...

À écouter sur www.rtl.be/podcasts/show/5149972

ZOLA MINEUR

France 2 a débuté la diffusion des six épisodes de *Germinal*, série directement inspirée du roman d'Émile Zola. Son tournage s'est déroulé dans le nord de la France, la scène d'inondation de la mine ayant été réalisée en Belgique. Son entête : la phrase de Berthold Brecht « *Ceux qui luttent ne sont pas sûrs de gagner, mais ceux qui ne luttent pas ont déjà perdu* ».

Le mercredi soir → 10/11.

Victor Hugo revisité sur scène

COSETTE EST DANS DE BEAUX DRAPS

Jean BAUWIN

Le spectacle s'ouvre en musique, avec une chanson d'Aristide Bruant qui évoque la prison de la Roquette en plein cœur de Paris, dernière escale des condamnés à mort à la fin du XIX^e siècle. La situation est tragique, mais le ton est léger, à l'image du reste de la pièce. En effet, Patrick Chaboud signe ici un texte très drôle et une mise en scène endiablée pour que les situations les plus tragiques déclenchent l'hilarité. C'est un peu sa marque de fabrique.

La fontaine des miséreux assume pleinement ses références à l'univers de Victor Hugo. Cosette a dix-sept ans et vit heureuse avec ses parents Louise et Paul. Mais ce jour-là est un jour funeste : Paul se prépare à avoir la tête tranchée car il a volé des remèdes pour pouvoir soigner sa fille. Il voudrait lui adresser un dernier mot, mais il ne sait pas écrire et son ami le bourreau n'est pas plus instruit que lui. Quant au curé, il a vite fait de le mettre dehors, ce charlatan qui ne peut pas soulager une conscience qui n'a rien à se reprocher. Le secours de la religion n'est, dans ces circonstances, d'aucun secours.

PÈRE ADOPTIF

Le message est clair : la peine de mort touche les plus pauvres, les illettrés, ceux que la misère pousse à l'échafaud, tandis que les riches se payent une respectabilité cousue de fil d'or. Cependant, au dernier moment, Paul est sauvé par un riche bourgeois qui lui apprend qu'il est le véritable père de Cosette. S'il veut bien lui rendre sa fille, incarnée par la lumineuse Stefania Greco, il lui laissera la vie sauve. Le pauvre père adoptif accepte la proposition, bien résolu à ne jamais mettre sa fille chérie entre les mains de celui dont la bienveillance cache de bien sombres projets. Ce sinistre individu met en effet en place un marché de dupes, dont un obscur marquis niais et libidineux, un rôle taillé sur mesure pour Juan Marquez Garcia, risque de faire les frais.

La fontaine des miséreux est l'endroit où des mères peuvent abandonner le bébé dont elles ne peuvent s'occuper. Mais c'est là aussi que des femmes, désespérées de ne pas avoir d'enfant, peuvent en trouver un. Paul et Louise y ont autrefois recueilli Cosette. Ils l'ont

élevée avec amour, tout en lui cachant la vérité sur ses origines. Marc De Roy et Manon Romain, qui avaient déjà incarné le couple infâme des Thénardier dans une adaptation du roman de Victor Hugo à la citadelle de Namur en 2018, reprennent ce duo dans une version inversée. Leur amour pour la petite est ici sincère et ils ne comptent pas se la laisser enlever par un homme dont les sentiments paternels ne sautent pas aux yeux. S'ils vivent dans une misère absolue, au milieu des décombres, leur cœur est généreux.

DÉCOUPAGE CINÉ

De l'autre côté de la fontaine s'étend le monde des riches avec leur univers bariolé et luxueux. Marc Ledoux et Lou Chavanis dégoulinent de prétention dans leurs personnages de bourgeois malveillants et égoïstes, qui s'envoient mutuellement à la figure et l'air de rien les propos les plus infâmes. La scénographie et les costumes, confectionnés par Astrid Lambeaux, soulignent à l'envi cette opposition dans les couleurs et les décors. On passe d'un monde à l'autre, en un instant, ou le

*Toiles
&
Planches*

AUTOCHTONES DU CANADA

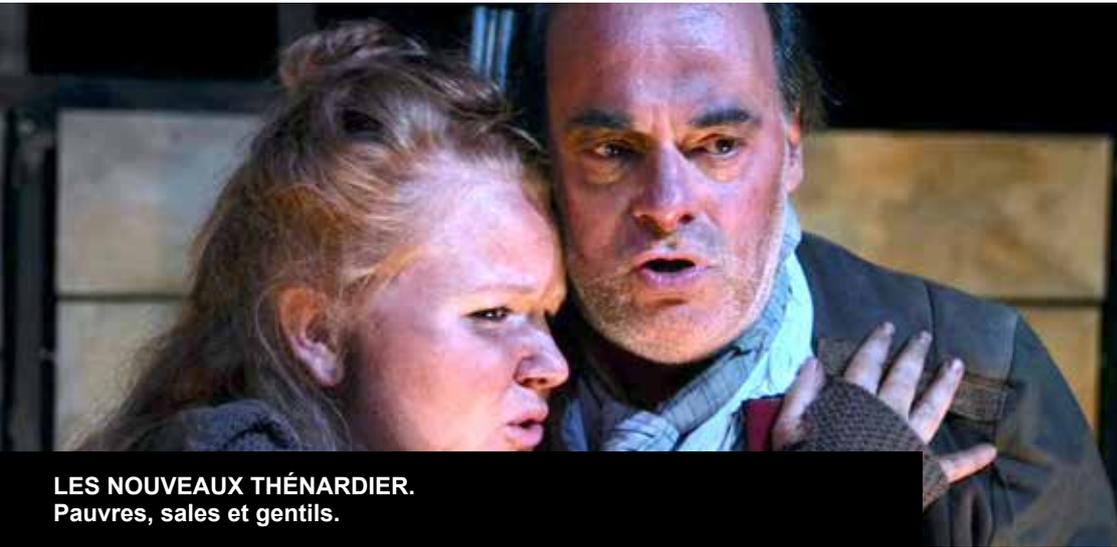
Les Wemotaci sont l'une des trois réserves autochtones de la Nation Atikamekw du Canada où, depuis 2011, Hélène Collin a fait différents séjours. Elle en a rapporté un spectacle qui s'appuie sur le travail du son, de la vidéo et des histoires pour immerger le spectateur dans ce territoire inconnu. Posant la question du rapport au temps, à la vie, à la mort, mais aussi celles du génocide et de la décolonisation.

Appellation sauvage contrôlée 9→27/11 au Rideau de Bruxelles, rue Goffart 7a, 1050 Bruxelles.
☎02737.16.00 🌐www.rideaudebruxelles.be/

PRESSE PERVERSE

Cette adaptation du chef-d'œuvre de Balzac est digne de tous les superlatifs. Benjamin Voisin, en véritable caméléon, incarne le jeune Lucien de Rubempré, provincial ambitieux, prêt à tout pour percer dans le monde de la littérature. Pour se faire un nom, c'est d'abord dans les journaux du début du XIX^e siècle qu'il exercera sa plume trempée au vitriol. Une presse qui se vend au plus offrant, crée les scandales et répand les plus folles rumeurs. Et si rien n'avait changé ?

Illusions perdues, film de Xavier Giannoli, en salle depuis le 20/10.



© Magic Land Théâtre

La fontaine des miséreux, de Patrick Chaboud, plonge dans l'univers des Misérables. Mais, comme souvent au Magic Land Théâtre, il s'agit d'un drame où l'on meurt de rire.

LES NOUVEAUX THÉNARDIER.
Pauvres, sales et gentils.

temps d'une chanson, dans un découpage très cinématographique.

Barnabé Dekeyser, narrateur-chanteur du spectacle, a mis ses talents de compositeur et de poète au service de ces transitions. Le spectacle, coproduit par le Magic Land Théâtre et Vivre en fol Compagnie, est né de sa rencontre avec Patrick Chaboud dont il a découvert la compagnie lors d'un stage en dernière année de conservatoire. Entre les deux comédiens, le courant passe et l'idée de construire un projet ensemble commence à germer. Entre-temps, le cadet fonde sa compagnie avec Manon Romain, ils achètent un chapiteau et sillonnent la Belgique et la France avec leurs créations nomades. Ils installent également un théâtre permanent à Temploux : La Templierie des Hiboux. Pour ramener les spectateurs sur les chemins du spectacle vivant après le confinement, ils décident de monter un projet qui pourrait s'adapter en fonction des mesures sanitaires : un spectacle qui peut se jouer en plein air, sous chapiteau ou en salle.

L'UNION FAIT LA FARCE

En avril 2021, Patrick Chaboud lance une idée : créer une comédie à partir de l'univers tragique des *Misérables*. Barnabé Dekeyser cherche des comédiens suffisamment fous pour se lancer dans ce projet pour lequel rien n'est encore écrit. En mai, Philippe Drecq crée l'affiche. En juin, Patrick Chaboud livre enfin un texte et les répétitions peuvent commencer. Il dirige certains comédiens pour la première fois et découvre leur potentiel comique. Il modifie des répliques, voire des scènes entières, pour chercher l'effet le plus efficace. Le créateur de *Malvira*, ce *fransquillon brusselaire*, sait là contre. En un mois, avec une confiance partagée et une énergie décuplée, la troupe monte *La fontaine aux miséreux*. Ils sont enfin prêts pour la création, sous chapiteau à Temploux, à la mi-juillet. Les inondations ne feront pas sombrer leur enthousiasme ni celui des spectateurs qui répondent "présents" et passent un excellent moment en famille.

En novembre, le spectacle reprend sur la scène du Magic Land à Schaerbeek. Ce lieu culturel et populaire, privé de subsides depuis 2018 à la suite d'une décision ministérielle incompréhensible, est parvenu à se maintenir à flot, à force de courage et de persévérance. Il a continué à proposer des créations et à les faire tourner en autoproduction, faisant ainsi la nique à ceux qui prédisaient sa disparition ou qui la souhaitaient. Et la chanson qui clôt le drame ouvre un espoir, non seulement pour les personnages de cette pièce, mais aussi pour les héros de ces deux compagnies qui s'unissent et qui font vivre ce théâtre au quotidien : « *Je fais un vœu pour que revienne l'utopie au centre de tout. (...) La vie est une tragédie, ça n'empêche pas de rire un peu. On sait comment tout ça finit. Ça n'empêche pas... de faire un vœu !* » Longue vie donc au Magic Land Théâtre et à Vivre en fol Compagnie ! ■

La fontaine des miséreux, de Patrick Chaboud, du 09 au 20/11 au Magic Land Théâtre, rue d'Hoogvorst 8, 1030 Schaerbeek. ☎02.245.50.64 🌐www.magicland-theatre.com



DANSER ET SCULPTER

Le Golem, c'est le monstre de la mythologie juive. S'il est à l'image de son créateur, il ne parle pas et ne pense pas, mais celui que Julien Carlier et Mike Sprogis ont imaginé possède une âme. Le jeune danseur belge et le sculpteur canadien, qui appartiennent à deux générations d'artistes différentes, ont créé un spectacle novateur où leurs arts se mélangent, se

répondent et fusionnent pour le plus grand plaisir des spectateurs. Le sculpteur danse avec la terre, la malaxe, la piétine, l'enlace et fait surgir la créature, tandis que le danseur la crée en double. Un spectacle physique et métaphysique.

Golem, de Julien Carlier 16→24/11 au Théâtre Royal de Namur, place du Théâtre 2, 5000 Namur. ☎081.22.60.26 🌐www.theatrede-namur.be/

DANS LA LÉGION

De la légion étrangère, basée en Corse, on sait peu de choses. Ce film sensible et juste raconte du point de vue de femmes de légionnaires qui doivent accepter de rester seules plusieurs mois d'affilée, sans l'assurance de revoir leur mari vivant. Avec Louis Garrel et Camille Cottin.

Mon légionnaire, de Rachel Lang, en salles le 10/11.

Première rétrospective à Mons

PARMI LES FORMES DE BOTERO

José GÉRARD

L'affiche de l'expo accroche le visiteur avec l'image d'une "première dame" à cheval. Et quand il se rend à Mons, il est accueilli sur la Grand-Place par la sculpture monumentale d'une cavalière aux formes plantureuses, chevauchant une monture à la musculature susceptible de lui résister. Cette entrée en matière en clin d'œil est une bonne manière de pénétrer dans l'œuvre de Fernando Botero, artiste colombien de 89 ans mondialement célèbre dont l'expo montoise propose au public belge une première vision rétrospective. S'il est vrai que les dames aux formes épaouies constituent sa carte de visite, son très riche parcours mérite une exploration plus attentive.

JEUX D'ÉCHELLE

À y regarder de plus près, ses créations ne se limitent pas à proposer des personnages aux dimensions gonflées. L'effet particulier qu'il obtient vient de celui résultant d'une différence d'échelle à l'intérieur d'un même espace. Dans la plupart de ses tableaux, le spectateur peut constater que des visages très dilatés arborent de petits yeux ou une bouche très serrée. Ce procédé ne fait qu'accentuer leur caractère monumental. Une des premières toiles à utiliser clairement cette technique est la *Nature morte*

à la mandoline, datant de 1956, présentant un instrument de musique très rond dont le "trou" est tout petit. Ce procédé, qui accentue le gigantisme de l'ensemble, est l'une des caractéristiques du travail de l'artiste.

Mais il ne s'agit pas que d'un effet formel. Sur un autre tableau, intitulé *Les amants*, on peut voir une jeune femme assise sur un lit. Elle occupe l'essentiel de l'espace. En arrière-plan, la toute petite tête de son amant dépassant à peine de la couverture semble indiquer l'importance respective de l'un et l'autre, aux yeux du peintre en tout cas. Ces jeux avec les proportions s'inscrivent dans une technique assez classique, à une époque, dans les années 50 et 60, où il n'était pas évident d'adopter une voie figurative, alors que le courant majoritaire était à l'abstraction et aux premières recherches conceptuelles.

INSPIRATIONS VARIÉES

Botero le reconnaît lui-même, il est pétri d'influences multiples. C'est ainsi qu'il déclare : « *On ne peut pas faire de la peinture sans appartenir à un lieu. L'art populaire, la tradition indigène, l'art colonial, tout cela ressort dans mes œuvres sans que moi-même ne m'en rende compte.* » Un cheminement rapide à travers l'exposition montoise attirera facilement

l'attention du visiteur sur les références aux arts précolombien et populaire, à la peinture européenne, etc.

La reprise et l'interprétation personnelle d'œuvres de grands maîtres de l'art européen est effectivement l'un des axes d'une trajectoire qui donne à voir des interprétations personnelles de tableaux célèbres : *Les époux Arnolfini* d'après Van Eyck, *Le double portrait des ducs d'Urbino* d'après Piero della Francesca ou, plus près de notre époque, une version de *Ma chambre à Medellín* sur le modèle de celle de Van Gogh. Les thématiques constituent une autre manière d'aborder cet univers baigné dans une culture religieuse omniprésente en Amérique latine pendant la deuxième moitié du XX^e siècle. Botero propose ainsi ses propres visions de *l'Ecce Homo* (aux mensurations plus dilatées que dans les modèles classiques), de *l'enfer* et même de *La porte de l'enfer* en vis-à-vis avec *La porte du paradis*, ainsi que d'une *Notre-Dame de Colombie*... parmi bien d'autres.

Les natures mortes occupent également une grande partie de son travail, rappelant que sa recherche artistique est surtout d'ordre formel. Quel que soit le sujet de sa peinture, il se préoccupe en effet avant tout des formes. Le spectateur peut par exemple admirer un tableau intitulé *Les évêques*

Portées & Accroches

LUCKY LUKE FÊTÉ

Apparu fin 1946 dans l'Almanach 47 de Spirou, « *le cow-boy qui tire plus vite que son ombre* » imaginé par Morris a vaillamment traversé les décennies. À Goscinny, qui l'a fait entrer au panthéon de la BD, ont succédé, avec plus ou moins de bonheur, plusieurs scénaristes et, depuis la mort de son créateur, d'autres dessinateurs. Cette expo fête ses 75 ans à travers des planches originales et les hommages de plus de 100 illustrateurs.

La Maison de l'Image/Seed Factory, av. des Volontaires 19, 1160 Bxl, →27/12 lu-ve 9-17h www.seed-factory.be/

LAPOINTE DE L'HUMOUR

Avanie et Framboise, La maman des poissons, Ta Katie t'a quitté et tant d'autres chansons ont permis à Bobby Lapointe de laisser libre cours à sa prodigieuse inventivité lexicale, riche en calambours osés et multiples doubles sens. Les Compagnons pointent, trois comédiens-chanteurs aussi farfelus que leur modèle, rendent hommage à ce natif de Pézenas trop oublié aujourd'hui.

L'histoire approximative mais néanmoins non écourtée de Bobby Lapointe, 30.11→12.12 au Théâtre des Martyrs, pl. des Martyrs 22, 1000 Bxl. ☎02.223.32.08 theatre-martyrs.be



© Fernando Botero

Pour la première fois en Belgique, le Musée des Beaux-Arts de Mons propose un parcours-découverte dans l'œuvre du peintre colombien le plus célèbre, Fernando Botero, connu pour ses personnages aux amples proportions.

LES DANSEURS (2002).
De l'ambiance joyeuse à l'actualité grave.

morts qui montre un amoncellement d'évêques aux yeux clos, entassés comme un tas de fruits. Un des sujets d'inspiration favoris de l'artiste colombien est encore le nu, surtout féminin, comme le rappellent plusieurs femmes dans leur salle de bain, une *Vénus et Cupidon*, des *Enlèvements d'Europe* et même une *Léda et le cygne*, en forme sculptée, très suggestive. Cette partie de l'œuvre est sans doute celle qui convainc le mieux de la primauté de la recherche de la volupté avant toute autre considération.

OBSESSION ABOU GHRAIB

Un des motifs les plus marquants est sans doute celui consacré à Abou Ghraïb, la prison irakienne contrôlée par les États-Unis où, dès 2003, ont été révélés les tortures, viols et traitements dégradants à l'encontre des

prisonniers. Botero n'a jamais voulu donner en priorité un contenu politique à ses œuvres, mais il avoue avoir été ébranlé par la mise au jour de ces abus. Impossible pour lui d'en rester là. Dans l'avion qui le ramenait en France, il confiait : « *J'ai pris du papier et un crayon et j'ai commencé à faire quelques dessins. En arrivant à mon atelier à Paris, j'ai continué à dessiner et à peindre. C'est devenu une obsession. Pendant quatorze mois, je n'ai travaillé qu'à ça, pensé qu'à ça.* »

Le résultat est bouleversant. Les tableaux décrivant les atrocités de cette prison impriment leurs images de manière quasi indélébile. Difficile, par la suite, de se défaire de leur présence lancinante. Heureusement, d'autres sujets moins graves s'offrent aux visiteurs, comme les fêtes populaires et des carnivals qui diffusent une ambiance joyeuse.

Cette rétrospective a donc le mérite d'offrir une vision de l'ensemble du parcours de cet artiste, permettant d'aller au-delà d'une simple perception de son goût pour les formes amples. On découvre une richesse d'inspirations s'abreuvant à la fois de la culture latino-américaine et de l'histoire de l'art occidental, de recherches formelles nourries d'art précolumbien et de la modernité européenne. Et de sujets issus tout autant de la tradition culturelle que de l'actualité la plus brutale. Derrière une volonté de recherche avant tout formelle, l'œuvre de Botero offre une vision très acérée du monde contemporain. ■

Fernando Botero. Au-delà des formes, BAM Mons, rue Neuve 8, 7000 Mons, ma-di 10-18h
→ 30/01/2022. ☎ 065.40.53.25.
🌐 www.bam.mons.be



VIVE LE TRAIN

Il y a 175 ans débutait la ligne Bruxelles-Paris, il y a 40 ans le TGV et 25 le Thalys. 2021 avait donc tout pour être désignée "Année européenne du rail". Et Europalia pour choisir ce thème. *Europalia Trains & Tracks* propose depuis mi-octobre plus de 70 projets artistiques en Belgique et à l'étranger, notamment dans des gares et des trains. Des œuvres

sur le chemin de fer sont au cœur d'une expo aux Musées royaux des Beaux-Arts (Bruxelles). L'Orient Express est célébré à Train World dans une scénographie de François Schuiten. De nombreuses gares, ainsi que des trains, se muent en scènes pour concerts, slam, rencontres littéraires, performances ou opéras. La ligne Ostende - Eupen accueille, quant à elle, une exposition à part entière.

→ 15/05/2022. Programme complet : 🌐 <https://europalia.eu/fr>

ART GARFUNKEL

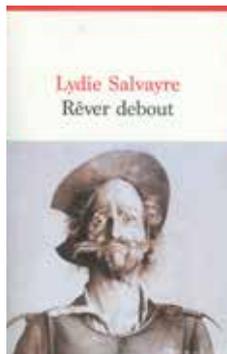
À 80 ans, l'ex-binôme de Paul Simon remonte sur scène pour une tournée où il reprend ses plus célèbres chansons. L'occasion, pour les plus anciens, d'un regard en arrière sur leur jeunesse avec *The Sound of Silence*, *Mrs Robinson* ou *El Condor pasa*. Pour les plus jeunes, de peut-être les découvrir.

Le 18/11 au Bozar, rue Ravenstein 23, 1000 Bxl. 🌐 www.bozar.be/fr

Don Quichotte aujourd'hui

ÉLOGE DE L'UTOPIE

Gérald HAYOIS



La romancière Lydie Salvayre a relu le célèbre *Don Quichotte* de Cervantès et en propose une portée actualisée. Hommage pour l'engagement radical, le courage, la générosité.

Qui lit encore aujourd'hui *Don Quichotte* ? On a beau savoir que c'est un monument de l'histoire de la littérature, peu l'ont fait. On se rappelle qu'il s'agit des aventures d'un chevalier errant et de son fidèle compagnon Sancho Pança combattant les injustices et venant au secours des opprimés. Et que ce gentilhomme suscite les railleries pour ses maladroites. On se souvient de l'épisode où, en apercevant des moulins à vent, l'hidalgo imagine qu'il s'agit d'une armée de géants à combattre. Mais il y a bien plus à retenir de ce chef-d'œuvre.

AUTRE REGARD

D'origine espagnole et catalane, Prix Goncourt 2014 pour *Pas pleurer*, Lydie Salvayre admire ce roman et surtout ses deux héros. En quinze chapitres bien enlevés, sorte de missives à l'adresse de Cervantès ou des lecteurs d'aujourd'hui, elle met en exergue les facettes intéressantes du caractère du chevalier. Pas question de se contenter de railler ses maladroites !

Non, soutient-elle ardemment, Don Quichotte n'est pas un fou cocasse, mais un utopiste, un idéaliste qui veut changer le monde. Et des gens comme lui, on en a besoin aujourd'hui. Il se casse peut-être la figure dans ses entreprises, mais il essaye, il agit. *Rêver debout*, titre choisi pour ce livre, voilà ce que Quichotte fait de sa vie, et c'est digne d'éloges. Face à un monde où le mal, l'injustice, les souffrances, la violence sont omniprésents, l'écrivaine insiste. Il faut impérativement imaginer un autre monde, passer à l'action, même si le résultat est incertain. Tenter d'atteindre l'inaccessible étoile, comme le chantait Jacques Brel dans *L'homme de la Mancha*.

UN ROMAN POUR AUJOURD'HUI

Bouillonnante d'indignation face au monde de 2021 où la planète va à vau-l'eau, où le système économique favorise outrageusement les puissants, Lydie Salvayre trouve en Don Quichotte la figure inspirante. Il est un anarchiste qui chamboule l'ordre temporel. D'une superbe écriture in-

candescente, elle écrit ainsi : « *Partout où il passe, un grand vent se soulève. Il bouscule, il interroge, mobilise les affects, déstabilise les routines, ravive les soifs, crée des appels d'air* ». On pourrait même voir en lui une figure christique : « *Quichotte vomit la tiédeur, prend toujours la défense des faibles, évoque sans cesse un royaume idéal qui ne semble pas de ce monde, se montre infiniment bon sous des dehors rugueux* ».

Si le personnage est fougueux, indigné, l'autrice l'est tout autant. Pleine de verve, sans fioritures, gouailleuse, elle emporte le lecteur avec conviction dans ces envolées enthousiastes et ses indignations. Pas de mièvrerie ni de phrases pour faire joli. Admiration pour le chevalier errant, mais aussi constat qui est une leçon : Quichotte échoue dans ses entreprises parce qu'il veut la fin sans disposer des moyens. Un combat aussi ambigu ne peut jamais se gagner seul.

Chapitre après chapitre, un éclairage nouveau de l'œuvre est proposé. Plongée dans l'histoire de l'Espagne du XVI^e siècle où la royauté, les puissants, l'Église font preuve d'une violence et d'une intolérance inouïes à l'égard de tous les déviants. Pertinente mise en évidence de l'amitié comme indispensables réconfort et soutien dans la vie. Entre Don Quichotte et Sancho Pança, le lien est indéfectible malgré leurs différences. L'un est excessif, candide, l'autre mesuré, plein de bons sens, sceptique, même s'il est ébloui par le panache de son hidalgo. N'est-on pas tous un peu, selon les circonstances, l'un de ces deux personnages ? se demande Lydie Salvayre. Qui termine son livre par un éloge émouvant de tous les Don Quichotte d'aujourd'hui, les anonymes, pleins de courage et qui peut-être un jour liguèrent leur ardeur. ■

Lydie SALVAYRE, *Rêver debout*, Paris, Seuil, 2021. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04. Téléphone : 0476.30.34.30

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port :

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Petits à lire



À SA CHÉRIE

Le 4 mai 2019, le dramaturge français Jean-Claude Grumberg perd son épouse Jacqueline, emportée par une maladie à l'issue prévisible. Même si cette disparition survient à 81 ans, l'auteur ne s'en remettra pas, ne pouvant considérer finie la relation fusionnelle entretenue avec elle. Il se résout alors à lui écrire, à lui parler, pour lui dire tout ce que, de son vivant, il ne lui a pas assez confié. Et, surtout, combien il l'aime. Il en ressort un ouvrage émouvant de déchirement et d'intimité, où l'on suit à la fois le couple dans sa vie et l'errance de l'homme, une fois sa femme éteinte. (F.A.)

Jean-Claude GRUMBERG, *Jacqueline, Jacqueline*, Paris, Seuil, 2021. Prix littéraire Le Monde 2021. Prix : 20€. Via L'appel : - 5% = 19€.



SOUVENIRS GOURMANDS

Ah, la gourmandise ! Incontestablement, Dominique Costermans n'y est pas insensible, tout comme aux bons petits plats. Du moins est-ce ce qui marquera le lecteur à la sortie de ces récits d'épisodes de sa vie où la cuisine a joué un rôle essentiel. Comme il s'agit de raconter des souvenirs, ces recettes-là affichent aussi souvent le tendre goût d'une madeleine de Proust, ravivant le plaisir de moments révolus passés autour d'un plat ou d'un mets qui parle à tout le monde. Que rêver de plus, surtout quand l'auteur confie aussi, de temps à autre, la recette qui l'a faite entrer dans son histoire ? (F.A.)

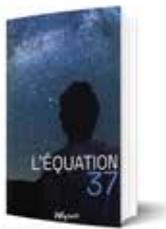
Dominique COSTERMANS, *Les Petits Plats dans les grands*, Neufchâteau, Weyrich, 2021. Prix : 14€. Via L'appel : - 5% = 13,10€.



VIE EN PHOTO-ROMAN

À quoi se résume une vie ? Quelques objets, des lettres, des souvenirs. Quand l'auteur journaliste découvre un album contenant 369 photos format carte d'identité prises à diverses époques, lui vient l'idée de reconstituer la vie de cet inconnu dont il ne reste que ces seules traces et quelques indices. S'ensuit une enquête minutieuse et palpitante qui aboutit à retracer l'odyssée de cet homme aux noms multiples, qui s'était laissé prendre par l'œil cyclope d'un appareil photo dans la solitude de la grotte d'un photomaton. Et à se rendre compte, à travers mille et une rencontres, que « *la vie n'existe pas au singulier* ». (C.M.)

Christophe BOLTANSKI, *Les vies de Jacob*, Paris, Stock 2021. Prix : 19,60€. - 5% = 18,62€.



SCIENCE ET FICTION

Que l'Homme ne soit pas seul dans l'immensité d'un univers dont il est loin d'être le centre, qui n'en convient ? Mais est-il possible d'entrer en contact réel avec ces autres mondes qui se ressemblent peut-être ? Telle est le rêve, voire la quête, du personnage principal de ce roman, prêt à tout pour atteindre ce Graal impossible. Impossible ? Ou pas. Car, au-delà d'un récit captivant, ce texte nourrit son lecteur d'une énorme quantité de données scientifiques (et parfois un peu encombrantes...), qui conduisent à penser que, *in fine*, tout cela n'est pas purement irréel. Un récit plus qu'étayé. Qui n'en prend que plus de poids. (F.A.)

Geoffrey VAN HECKE, *L'équation 37*, Neufchâteau, Weyrich, 2021. Prix : 14€. Via L'appel : - 5% = 13,10€.



ACCABLANTE OPPRESSION

Les mondes concentrationnaires et dictatoriaux sont souvent glauques, emplies d'êtres au service d'un Pouvoir qui n'a que faire des libertés de chacun. Dans cette œuvre de littérature "post-exotique", un espoir néanmoins existe : une résistance au système, incarnée par un ancien opposant qui envoie, de l'au-delà, des guerrières à l'assaut de l'Organisation. De sa fenêtre d'une cité psychiatrique, en proie à un dédoublement de personnalité, l'auteur assiste à l'événement. Et est interpellé... (F.A.)

Antoine VOLODINE, *Les filles de Monroe*, Paris, Seuil, 2021. Prix : 19,50€. Via L'appel : - 5% = 18,53€.



RENAISSANCE

Anéantie par le départ de l'amour de sa vie, Alice tente de se suicider en se jetant d'une falaise dans les calanques de Marseille. Elle est recueillie par un vieux couple qui voyage en voilier. Ancien capitaine de marine, Robert a « *enlevé* » sa femme Madeleine du home où Alzheimer l'avait conduite. Ils la soignent pendant plusieurs semaines. Arrivés à Santa Cruz, la jeune fille est accueillie par des relations de ses sauveteurs, tous un peu cabossés par la vie. Un lent chemin de reconstruction s'ouvre pour elle. Un texte plein d'énergie positive, qui n'édulcore pourtant pas la réalité quotidienne. (J.G.)

Camille LESUR, *Les portes du Paradis sont fermées le lundi*, Genève, Jouvence, 2021. Prix : 17,90€. - 5% = 17,01€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. La littérature est-elle encore dangereuse ? Avec François Sureau, écrivain et membre de l'Académie française, le 16/11 à 20h, Palais des Beaux-Arts.

☎02.543.70.99

✉gcc@grandesconference.be

CUESMES. Que peut encore le journalisme à l'heure où la démocratie est hackée par la désinformation ? Avec Frédéric Loore, journaliste indépendant, collaborateur à Paris-Match et à La Libre Belgique, le 25/11 à 20h, le Temple, rue du Cerisier 2.

✉artetspiritualitémons@gmail.com

LIÈGE. Comment et quand parler d'amour à nos enfants ? Avec

Catherine Jongen, sexologue et thérapeute, le 23/11 à 19h30, SDCF/ Espace Prémontrés, rue des Prémontrés 40.

✉sdcliege@gmail.com

LIÈGE. Comment créer un univers commun de sens et de valeurs ? Avec Abdennour Bidar, philosophe et spécialiste de la vie spirituelle dans le monde contemporain, Grandes Conférences liégeoises, le 02/12 à 20h, salle de l'Europe du Palais des Congrès, Esplanade de l'Europe.

☎04.221.93.74

✉Nadia.delhaye@gclg.be

NAMUR. Émergence de pandémies : prévention, gestion et adaptation. Avec Marius Gilbert,

chercheur en épidémiologie à l'ULB, cycle-conférences de Connaissance et Vie, le 18/11 à 13h45, Maison de la Culture-Delta, avenue Fernand Gollenvaux 18. ☎081.30.23.62



RIXENSART. Pleine conscience et quête de Dieu. Avec Françoise Rassar, formatrice et Chantal Lapchin, graphothérapeute, le 25/11 à 19h30 au Centre culturel et social de Froidmont, église Saint-Etienne.

☎02.653.98.86

✉uprixensart2@gmail.com

VERVIERS. Le changement climatique : en quoi les activités humaines seraient-elles responsables du réchauffement observé depuis une centaine d'années ? Avec Xavier Fettweis, maître de conférences et chercheur qualifié FNRS à la faculté des sciences de l'ULiège, le 29/11 à 20h, Centre culturel, Espace Duesberg, boulevard de Gérardchamps 7C.

☎087.39.30.60 ☎087.32.53.94



Formations

BRUXELLES. Cours de chant liturgique : matinées chantantes. Les 15/11 et 13/12 de 14h à 16h, Centre pastoral, rue de la Linière 14.

☎0486.990.142

✉musiqueliturgiquebxl@gmail.com

BRUXELLES. Formation à l'écoute par la pastorale de la santé. Les 12 et 13/11 et 26 et 27/11 de 9h30 à

16h30, Centre pastoral, rue de la Linière 14.

✉formations.visiteurs@ca-tho-bruxelles.be

RHODE-SAINT-GENESE. Atelier danser le vivant : laisser la Parole biblique prendre corps dans le geste. Les 13/11 et 07/12 de 9h à 12h, Centre Notre-Dame de la Justice, avenue Pré au Bois 9.

☎02.358.24.60

✉info@ndjrhode.be

WÉPION. Formation à l'accompagnement spirituel. Avec Thierry Lievens Sj, Alice Tholence, Etienne Vandeputte Sj et Natalie Lacroix, du 05 au 07/11 de 9h15 à 17h, Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Leconte 25. ☎081.46.81.11

✉alice.tholence@lapairelle.be

JODOIGNE (DONGELBERG). Pleine conscience et communication. Avec Sybille de Ribeaucourt, psychologue et Anne-Marie Flamant, psychologue, du 11 au 14/11, Maison du chemin des Roches 31. ☎0460.97.21.56

✉barbara.verhelst@gmail.com

Retraites

MAREDSOUS. Journée de préparation au mariage : réflexion et partage. Avec François Lear et un couple accompagnateur, le 28/11, abbaye de Maredsous. ☎082.69.82.11

✉francois.lear@maredsous.com

SPA (NIVÉZÉ). Journée pour Dieu : avec l'encyclique Fratelli tutti du pape François. Avec Jean-Marc de

Terwangne, le 25/11 de 9h à 15h, Foyer de Charité, avenue Peltzer de Clermont 7.

☎087.79.30.90

✉foyerspa@gmail.com

SAINT-HUBERT. Session musique et spiritualité. Avec Hervé Douchy et Sœur Marie-Raphaël, du 05 au 07/11, Monastère d'Hurtebise, rue du Mo-

nastère 2.

☎061.61.11.27

✉hurtebise.accueil@skynet.be

SCRY-TINLOT. Temps de ressourcement "L'Avent est un parcours vers l'accueil du divin". Avec le Frère Laurent Mathelot, le 04/12 à 14h30 au Prieuré St Martin, place de l'église 2.

☎0479.66.54.05

✉myriam@prieure-st-martin.be

WAVREUMONT. Journée pour personnes séparées/divorcées : échec ou... si je choisissais la vie. Avec Serge Maucq, théologien, le 11/11 de 9h à 17h30 au Monastère Saint-Remacle. ☎0472.62.01.84

Et encore...

BRUXELLES. Who We Are. Spectacle de danse-théâtre-marionnettes et chant multilingue par des acteurs issus de la migration. À l'occasion des 20 ans du Jesuit Refugee Service, le 13/11 à 19h à La Tricoterie, rue Théodore Verhaegen 158, 1060 Saint-Gilles. ☎02.738.08.18

✉info@jrsbelgium.org

BRUXELLES. Lumière de Noël, découvrir à vélo la ville illuminée et ses habitants. Le 09/12, départ Pro Vélo, rue de Londres 15, 1050 Ixelles. ☎02.502.73.55 ✉info@provelo.be

BRUXELLES. Concert d'orgues

à Notre-Dame de Lourdes. Avec Raymond Auquier, le 13/11 de 16h à 17h, église Notre-Dame de Lourdes, avenue Charles Woeste, 1090 Jette. ☎02.426.37.80 ☎010.88.94.76

✉myriambuscema@scarlet.be

LIÈGE. Découverte de la collégiale Saint-Barthélemy. Avec Bernadette Monville, guide-conférencière, le 21/11 à 14h30 (durée 2h30), Collégiale Saint-Barthélemy, place Saint-Barthélemy. ☎04.221.92.21

✉info@visitezliege.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Rencontre intérieur jour. Avec Pierre-Paul

Renders, scénariste et réalisateur, le 09/11 à 19h30, Musée L (Musée universitaire de Louvain), place des Sciences 3. ☎010.47.48.41 ✉info@museel.be



MAREDSOUS. Village de Noël et patinoire. Du 19/11 au 09/01/22 à

l'abbaye de Maredsous.

☎082.69.82.84

✉accueil@maredsous.com

NAMUR. À la découverte des archives de l'État. Le 27/11 à 14h30, boulevard Cauchy 41. ☎081.24.64.49

✉info@visitnamur.eu

SCRY-TINLOT. Fêtons ensemble Saint-Martin de Tours. Eucharistie, repas et animation musicale (groupe Tri Marrant), le 11/11 à partir de 17h, Prieuré St Martin, place de l'église 2. ☎0479.66.54.05

✉myriam@prieure-st-martin.be

À LIRE SUR NOTRE SITE WEB

LA SYNODALITÉ COMME RENVERSEMENT DE PERSPECTIVE

Alors que débute à Rome un nouveau synode des évêques, le mot "synodalité" revient dans la discussion. Mais les catholiques mesurent souvent mal ce que cela signifie concrètement. Ils ont en effet vécu des siècles durant avec un modèle d'Église plaçant le pape au sommet, et les croyants à la base.

Pour le théologien Paul Tihon, une Église synodale, c'est d'abord le "Peuple de Dieu" tout entier, y compris pour participer aux décisions qui le concerne. Démocratie ? Oui, en un sens. Ou plus qu'une démocratie, car, rappelle le père jésuite, « l'Esprit souffle où il veut ». Il propose dans le texte présenté ici un vrai renversement de perspective. En considérant que, de toutes façons, c'est aussi dans les têtes que cela doit se passer.

Ce texte peut être consulté sur :

<https://magazine-appel.be/Synodalite-renverser-la-perspective-de-Paul-TIHON-629>

COURRIER

Bonjour,

Toutes mes félicitations pour votre n° d'octobre, un des plus réussis que j'ai jamais pu lire. Chacun des articles ou contributions était vraiment inspirant, aucun ne me paraissait sans intérêt (personnel). Bravo au comité de rédaction et à chacun des auteurs/autrices!

Jean-Pierre BINAMÉ

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 25 €
À verser au compte : BE32-0012-0372-1702
BIC : GEBABEBB

Communication : nouvel abonnement

L'appel

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège

Tél/Fax : 04/341.10.04

Site web : www.magazine-appel.be

Soit 2,5 €
par mois
seulement



Le magazine chrétien
de l'actu qui fait sens

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Guillaume LOHEST,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET,
Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

DÉCOUVREZ L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

OFFRE DÉCOUVERTE

Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessus ou à recopier et envoyer à :
secretariat@magazine-appel.be

Madame/Monsieur.....désire recevoir
un exemplaire gratuit du magazine L'appel

Rue : Numéro :

Code Postal : Ville :

Adresse e-mail :

Tél :

www.magazine-appel.be

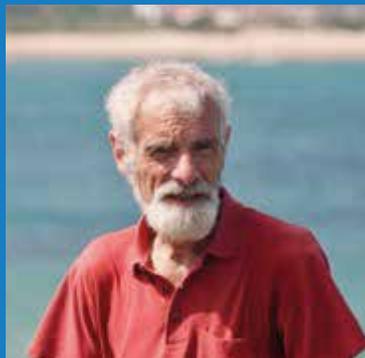
<https://fr-fr.facebook.com/lappelmagazine>

<https://twitter.com/magazineappel>

Samedi 13 novembre 2021
dans les locaux de la CSC, à Bouge

LA THÉOLOGIE PAR LES PIEDS

*Journée de réflexion et de formation en hommage à
Jean-François Grégoire, Thierry Tilquin et Jean-Louis Undorf*



Jean-François Grégoire, Thierry Tilquin et Jean-Louis Undorf avaient en commun de penser et de poser les questions théologiques à partir de leur enracinement dans des lieux frontières (prisons, quartiers populaires, ATD Quart-Monde, personnes sans papiers...).

Pour leur rendre hommage, le Cefoc (Centre de Formation Cardijn), le Centre Lumen Vitae, Action Vivre Ensemble et Entraide et Fraternité organisent une journée de réflexion et de formation.

Intervenant·e·s

La théologienne **Caroline Werbrouck** (Vicariat de la Santé -Liège) et les théologiens **Jean-Claude Brau** (Cefoc - Namur) et **José Reding**

Objectifs de la journée

- Ouvrir un espace qui n'a pas pu l'être à l'automne 2020, pour faire mémoire d'eux et célébrer ensemble, en leur redonnant la parole.
- Offrir un temps de réflexion et de formation : à partir de témoignages croisés avec une parole théologique engagée, percevoir le souffle que donnent leur vie et leur pensée pour l'action de chacun·e.
- Relier des réseaux témoins de la fécondité de cette approche théologique, les pieds dans la vie.

Programme complet sur www.cefoc.be/La-theologie-par-les-pieds

Infos pratiques

QUAND ?

Le samedi 13 novembre 2021
de 9h15 à 16h30

OÙ ?

Dans les locaux de la CSC, à Bouge.
Chaussée de Louvain, 510 - 5004 Bouge
(dans le GPS, indiquer 5004 Eghezée)

LES ACCÈS

En bus depuis la gare de Namur : (en face de la sortie de la gare, devant le bâtiment du TEC), bus « Ligne 27 » Salzinnes (Balances)-Champion-Vedrin (Comognes). Arrêt Wilmart.

En voiture : accès au vaste parking de la CSC par la rue Hébar. Attention, suite à des travaux, la chaussée de Louvain est fermée dans le sens de la montée depuis Namur.

INSCRIPTION

Inscription obligatoire avant le 8 novembre à info@cefoc.be ou au 081 23 15 22
P.A.F. : 15 euros (sandwiches, potage et boissons compris), à payer sur place

MESURES COVID EN VIGUEUR

